

PARIS QUI CHANTE

MAISON FRANÇAISE DE LA MUSIQUE
REVUE ILLUSTRÉE DE LA MUSIQUE FRANÇAISE ET DU CIRQUE
REVUE ILLUSTRÉE DE LA MUSIQUE FRANÇAISE ET DU CINÉMA



JEAN TRANCHANT QUI VIENT DE DEBUTER A L'A. B. C.

directeur : marion vandal

5^{FR}

rédacteur en chef : pierre bârlatier

MAGAZINE PARISIEN DU SPECTACLE

PRIX DU NUMÉRO
N° 1913. 1^{er} AVRIL 1939
PARAIT LE 1^{er} DU MOIS
37^e ANNÉE

L'extraordinaire danseuse
Tajana Barbokoff que
l'on applaudira bientôt à
Paris.



Une scène de « Rien qu'un homme » de Paul Lévy au Théâtre Antoine.



Voici la première photo parvenue en France de Bette Davis dans son nouveau film « Juarez » où elle incarne le personnage de l'Impératrice Charlotte. Son partenaire est Brian Sherne, dans le rôle de Maximilien.

“PARIS qui CHANTE”

le magazine illustré du spectacle

DIRECTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

2, Rue Goethe, Paris XVI^e

Téléphone : Passy 28-45

★

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES

UN AN..... 54 francs

ETRANGER

UN AN..... 80 francs

37^e ANNÉE

1^{er} Avril 1939

Les petits artistes de la célèbre troupe « Jeunesse d'Espagne », qui poursuivent leurs représentations triomphales au Théâtre de la Porte-St-Martin.





DUKE ELLINGTON

le plus célèbre des chefs d'orchestre noirs-américains, fait actuellement avec son jazz une grande tournée en Europe. Il vient de donner deux magnifiques concerts au Théâtre National du Palais de Chaillot




 Nulle liqueur
n'est plus délectable.

CUSENIER

PRUNELLIA

LIQUEURS
DE LUXE

239

PASSEZ L'HIVER A

CANNES**CASINO MUNICIPAL**

Tous les spectacles à grandes vedettes
MUSIC-HALL

Tous les jours l'après-midi et le soir

AU THÉÂTRE

MARCEL DE VALMALÈTE, directeur artistique
COMÉDIES -- BALLETS -- OPÉRAS -- OPÉRAS-COMIQUES

Concerts classiques, tous les vendredis

PHILIPPE GAUBERT - J.-E. SZYFER - MANUEL INFANTE
PAUL PARAY - LOUIS FOURESTIER - ALBERT WOLFF

Restaurant des Ambassadeurs

MAURICE WINNICK AND HIS ORCHESTRA
ORCHESTRE TZIGANE DE VLASTI KRIKAVA

Chez Brummell Night Club

FÊTES DE PLEIN AIR

TOUS LES SPORTS

Tennis — Polo — Régates — Courses

FRANÇOIS ANDRÉ, directeur général

Nouvelles musicales

★ A l'occasion de la visite à Londres de M. Albert Lebrun, Maurice Jaubert a donné sur l'antenne du B. B. C. un concert remarquable de musique moderne française, concert qui devait durer 37 minutes.

On put ainsi entendre « Le Prelude à l'après-midi d'un faune » de Debussy, la « Cantate et marche funèbre » de Darius Milhaud, l'« Inter-mède » de Maurice Jaubert et « La Pantoufle de Vaire » de Marcel Delannoy.

Les auditeurs anglais purent ainsi apprécier une synthèse séduisante de la plus représentative musique française.

□ Pour la semaine sainte de nombreuses auditions de musique religieuse auront lieu à Paris. Les « Petits Chanteurs à la Croix de Bois » se produiront dans presque toutes les églises de la capitale; Signalons aussi « La Passion selon Saint-Jean » de Jean-Sébastien Bach à Saint-Eustache.

□ La comédie musicale de M. D. E. Inghelrecht, « La Nuit Vénitienne », sur le texte d'Alfred de Musset, a été reçue à l'Opéra-Comique et y sera prochainement montée.

□ C'est M. Henri Sauguet qui a écrit la partition de « La Chartreuse de Parme » représentée ce mois-ci à l'Opéra. La partition marque un retour sensible à une écriture simple; on y sent malheureusement des effets anachroniques, des faiblesses dans l'orchestration, des volontés dans le style qui ne sont qu'imparfaitement réalisées. Les deux derniers tableaux sont moins affectés par ces défauts, au contraire y fleurissent pleinement les qualités pressenties dans le début.

□ Dans la scène du cabaret du 2^e acte de « Billie et son équipe » à Mogador, on a remarqué la charmante partition sur quoi dansent deux petits danseurs roussillonnais Thérèse et Henri Aspar qui n'ont, au reste, que 16 et 17 ans. Leur danse est fort jolie — musique et figures.

□ La jeune pianiste argentine Lia Gimaglia-Espinosa donnera à la salle Chopin le 24 avril son premier récital à Paris et au début de mai un second récital à la salle Debussy celui-ci entièrement consacré aux vingt-quatre préludes de Debussy.

NOS ENQUÊTES

MICRO?... PAS MICRO?...

LA rentrée de Jean Sablon sur une scène parisienne et le grand succès qu'il a remporté sur la scène de l'A.B.C. ont suscité chez les amateurs de tours de chant des commentaires passionnés. Les uns ont reproché à l'artiste d'amplifier sa voix par un microphone, les autres ont loué l'habileté avec laquelle il se servait de cet appareil. La mode du micro utilisé comme accessoire ou instrument scénique tendant depuis quelques mois à se généraliser, nous prions nos lecteurs (professionnels ou spectateurs) de prendre part à l'enquête dont nous donnerons les premiers résultats dans notre prochain numéro. Les réponses devront être nettement définies: *pour* ou *contre*, l'emploi du microphone sur une scène de music-hall dotée d'une sonorité normale et donner en quelques lignes les raisons de l'opinion adoptée.

Toutes les réponses devront être adressées à notre collaborateur Yves-Bonnat (33, rue du Champ-de-Mars, Paris-7^e). Les réponses anonymes seront considérées comme nulles.

LA CHANSON POPULAIRE

par Georges AURIC

AURAI-JE le courage de le confesser?

Un moment vient, parfois, où les meilleurs orchestres, les plus belles partitions ne nous apportent plus cette pure joie de l'esprit que nous attendions d'eux. On sait ce que représente, à Paris, la semaine musicale qu'il nous arrive souvent de suivre. En huit jours, que de virtuoses, que de chanteurs — auxquels il faut ajouter ces après-midi du samedi et du dimanche où Beethoven et Wagner tiennent, d'octobre à juillet, une place dont on n'ose plus discuter... Faut-il se scandaliser d'un aveu qui ne diminue en rien, bien au contraire, notre amour d'un art qui dépasse singulièrement le banal calendrier des concerts? Je me méfierais de celui de mes camarades qui reculerait au-devant d'une confidente dont

on ne doit pas s'étonner. Il y a une minute où le plus passionné d'entre nous est tenté de reprendre, pour un instant, le sacrilège « Sonate, que me veux-tu? » de Fontenelle. Pour un instant, pour un soir, pour un jour. Après quoi, les nerfs détendus et l'esprit apaisé, nous reprendrons joyeusement notre place, chez Pleyel ou chez Gaveau.

Mais cependant, loin de ces *...femmes laides qui déchiffrent des sonates et qui*

tranchent un cas douteux de contrepoint, la clé d'un paradis qu'il importe de ne jamais perdre nous était toujours tendue. Voici l'instant de démasquer notre pensée! Il serait assez puéril de dresser l'une contre l'autre la musique « savante » et la musique « populaire ». C'est précisément le contraire

que nous souhaiterions. Et, pour commencer, que les meilleurs de nos compositeurs sachent se pencher, avec tout l'amour et la compréhension nécessaires, sur le vivant trésor que leur offre un pays dont la voix est décidément inimitable. Il n'est pas question d'opposer la *II^e Symphonie* de d'Indy, par exemple, à l'une de ces très simples mélodies du Vivarais dont il avait été le premier à déceler le charme profond. Et puis, il faut prendre garde à une certaine démagogie toujours menaçante, ici comme ailleurs. Musique de « savants », musique du « peuple », on répondra facilement : « musique », tout court...

Et cependant, il est certain qu'une des plus limpides et des plus rafraîchissantes sources qui se puissent rêver, ce sont bien vos chants populaires qui nous la découvrent! Ce sont eux dont nous voudrions, de toutes nos forces, mieux faire connaître les innombrables trésors. Rien d'irrespectueux ne nous dicte une louange qui ne sera jamais assez complète. Il est vrai qu'au sortir de trop de concerts où la rhétorique surabonde, nous songeons à eux avec délice et nous rafraîchissons joyeusement dans leurs mélodies adorables. Le chant populaire, c'est la fenêtre ouverte sur la nature, l'air le plus pur, le sentiment le plus simple et le plus puissant.

Depuis un an, j'ai eu l'occasion d'assister, de très près, à un effort dont j'ai le droit de parler aujourd'hui sans nulle gêne. Comment assez remercier le « Chant du Monde », qui a entrepris d'éditer une série de disques uniquement consacrés à une sorte de géographie musicale de la France dont il est déjà passionnant de considérer les proportions saisissantes. De la Lorraine au Languedoc, voici, une à une, toutes nos provinces. Et leurs chants, harmonisés et orchestrés par des compositeurs dont on imagine le rare plaisir. Peu à peu, une anthologie très complète s'est ainsi formée, d'où se dégagent quelques heureuses réussites. Car rien n'est plus délicat que d'apporter à un chant populaire, le soutien d'une harmonie, la parure d'un accompagnement orchestral. Une couleur un peu trop appuyée, un accent un peu trop singulier : voici compromise aussitôt une tentative d'une extrême subtilité... Mais il me semble que les collaborateurs du « Chant du Monde » ont désormais compris ce qu'ils pouvaient ici se permettre — ou ce qu'ils devaient s'interdire. Plusieurs de leurs derniers disques sonnent clairement et sans inutiles subtilités. C'est bien le chant d'un pays qu'ils nous apportent enfin.



(Dessin de Lalande)

FAUSTO MAGNANI

par Pierre-Jean LASPEYRES

FAUSTO MAGNANI dirigeait, voici quelques jours, un festival de musique symphonique avec Padeloup pour orchestre. Le programme comportait la *Symphonie N° 6* de Beethoven, *Trois Esquisses* de Debussy, la *Sinfonietta* de I. Prokofieff, les *Danses fantastiques* de J. Turina, et *Les Pins de Rome* de O. Respighi.

Pouvait-on espérer choix plus douteux? La *Pastorale*, suivant les goûts, est la plus fautive des symphonies du maître de la IX^e, avec ses bergeries de stuc, ses murmures, ses ramures, ses mirages, ses nuages; avec ses facilités villageoises que l'on ne sait si de Mlle de Scudéry ou de Diderot ou de Boucher. Les *Esquisses* sont des esquisses, auxquelles manquent plénitude et maturité; quant à la *Sinfonietta*, les *Danses Fantastiques* et *Les Pins de Rome*, ce sont là des œuvres médiocres, décevantes, futiles.

Fausto Magnani est considéré comme l'un des plus grands chefs italiens. On peut louer sa précision, son mécanisme exact, sa sûreté.

Mais il est ridicule.

Il semble, en dirigeant, se parodier lui-même; avec un excès de gestes, une débauche de moulinets, un jonglage incessant de la baguette, et sa main gauche qui tour à tour cueille dans les airs les invisibles fleurs d'invisibles parterres, ou bien ramène de sa tempe une mèche qui n'existe pas. D'ailleurs sa direction présente de plus graves excès: elle apparaît passionnée et demeure froide; elle tend à la chaleur et reste sèche; elle est toute apparence, toute physique, toute faite du port de la tête, de la torsion du buste, du mouvement des doigts. La musique reste insensible, mesurée, elle qui est sans mesure, composée, administrée, économique.

**

La *Symphonie Pastorale N° 6* de Ludwig von Beethoven débute par un « *allegro ma non troppo* » où est exposé un thème populaire et campagnard parfaitement ravissant. La majesté des collines dans le lointain, la familiarité d'une fontaine, le mouvement d'un moulin qui brasse à pleines brassées, du plein ciel... Dans ce site un personnage émerveillé se promène. Il ressemble au Charlie Chaplin d'*Une Idylle aux Champs*. Il s'approche, dès l'« *andante quasi allegretto* », au bord d'une source. Là, en sort le thème exposé par un basson particulièrement bien doué, tandis que les violons se perdent, à coups de triolets, dans une petite nuée, issue des eaux. C'est alors que passe la Fée, la divine Fée qui fait taire le bavardage de la clarinette et de la flûte, faux pipeaux. Puis c'est une ronde exécrable sur le cor et le hautbois — il n'y a pas d'esprit moins « art populaire » que Beethoven — et l'Orage, l'admirable orage avec des effets de syncope qui annonce — déjà — Paul Whiteman!

**

La première des *Trois Esquisses* de Debussy, part sur un émouvant accord: le chant est au hautbois sur le

fond des seconds violons. A quoi succède un infâme dialogue de cors, assez semblables à de vieilles femmes, trop bavardes, *devenues muettes*.

La seconde, ou: du Wagner pour harpe et sans philtres.

La troisième attaque par la trompette, avec d'ailleurs une note écorchée à l'exécution; puis viennent de ravissants bois qui évoquent l'extrême fragilité d'un orgue de Barbarie, où défilent les charmants manèges des violons-chevaux-de-bois, de la harpe-collier-brisé, avec ses gymnasiarques qui se balancent sur la troisième corde du violoncelle, se raccrochent à la première de la contrebasse. Avec les autres cordes on fait des fouets, des hamacs, des nœuds soudain brisés d'où se détachent de grosses balles montgolifières.

**

La *Sinfonietta* de I. Prokofieff s'ouvre par un dialogue décousu sur 7 notes, toujours les mêmes, sur un mouvement de marche d'où sortent alternativement la flûte et le hautbois.

La seconde phrase dit la joie désolée du basson et des cors, avec les cordes de vent et les pizzicatis de pluie des contrebasses. Un unisson, vue incidente orientale, un chorus des cors qui rappelle la syntaxe de l'*Apprenti Sorcier*, en moins de sorcellerie, en plus d'apprentissage.

**

Les *Danses Fantastiques* de J. Turina peuvent être considérées comme une chrestomatie de tous les artifices: chromatisme, cloches, caisse claire, timbres, triangle, timbales, tout y passe, sur un faux style espagnol. (« Vous voulez faire espagnol? Mettez donc des castagnettes. »)

**

Les *Pins de Rome* d'O. Respighi, clôturaient le tout. L'harmonie imitative de ce bas-morceau est parfaitement grotesque. Le chant de la cigale rappelait assez bien, l'autre soir, la soupape d'un vieux moteur qui cliquète. Une seule tentative, un seul essai: les harmoniques wagnériennes suivies d'un solo de hautbois qui ressemble comme un frère infirme au cor du III^e acte de *Tristan*. La tentative avorte, l'essai n'est pas transformé.

**

La musique n'est point seulement l'art du bâton et de l'échevelé. Elle porte en elle son propre rythme et sa propre émotion.

Cette émotion ne s'inscrit ni plus spécialement sur telle corde, sur tel cuivre, sur tel bois, ni plus particulièrement sur tel marche, sur tel thème. Elle n'est ni rapide, ni sereine. Ni faite de cet amour-ci, ni de ce calme-là. Elle n'est ni ardente, ni tiède; ni brillante, ni sombre. Ni italienne.

LE GRAND
COUTURIER

des

CHAMPS-ÉLYSÉES

TOUTMAIN

26, Champs-Élysées

LE
COUTURIER

des

ARTISTES

Columbia

vous présente les disques de

CHARLES TRENET

Les enfants s'ennuient le dimanche.....	{	DF. 2554
Quand j'étais petit... je vous aimais.....	}	
Je chante	{	DF. 2492
a) Ah! dis. Ah! dis. Ah! bonjour.....	}	
b) La vie qui va.....	}	
La route enchantée.....	{	DF. 2472
a) Il pleut dans ma chambre.....	}	
b) La route enchantée.....	}	
La route enchantée.....	{	DF. 2471
a) Vous êtes jolie.....	}	
b) Boum.....	}	
Vous oubliez votre cheval. J'ai connu de vous..	DF. 2428	
Le grand Café. — La polka du Roi.....	DF. 2363	
J'ai ta main — Y'a d'la joie.....	DF. 2317	
En quittant une ville. — Pigeon vole.....	DF. 2313	
Je chante. — Fleur bleue.....	DF. 2270	

Agnes Capri



vient d'enregistrer ses derniers succès

NOUS VOULONS UNE PETITE SŒUR, paroles de Jaboune, musique de Francis Poulenc.

JE TE VEUX, paroles de Henry Pacory, musique d'Erik Satié.

LAISSE PARLER JACOB, paroles d'Agnes Capri, musique de Rudolph Coëre.

LA COMPLAINTÉ D'UNE MÉCHANTE, chanson populaire bretonne, harmonisée par Bourgault-Ducoudray, paroles de François Coppée.

sur disques

LE CHANT DU MONDE

LES DISQUES

par Robert DESNOS

Odéon qui depuis quelques mois ne nous avait pas fait grande surprise nous offre ce mois-ci les histoires naturelles où Maurice Ravel et Jules Renard collaborèrent d'une façon qui suscita à l'époque un véritable scandale. Cette œuvre ne présente pas seulement un grand intérêt du point de vue musical pur. Par sa liberté, (surtout en ce qui concerne la diction), elle est de nature à porter encore un profond enseignement. C'est Suzanne Stappen qui interprète *le Paon, le Grillon, le Cygne, le Martin-Pêcheur et la Pintade*. Au piano Marius-François Gaillard nous rappelle qu'il n'est pas seulement un chef d'orchestre et un compositeur, mais encore un pianiste d'une rigueur et d'une science parfaite. Je profite de l'occasion pour lui rappeler qu'il n'y a jamais que dix ans que je l'attends à dîner. Je suppose qu'à son prochain enregistrement je serai obligé de lui faire la même remarque. Venez, mon cher Gaillard, nous mangerons, à votre choix, du paon, du grillon, du cygne, du martin-pêcheur ou de la pintade.

Cette importante réflexion étant faite, je me sens tout à fait à l'aise pour vous signaler au même catalogue Odéon le disque de Pierre Dac et Fernand Rauzéna : *Constitution de la S.D.N.* Cette société de Loufoques qui est une des institutions poétiques contemporaines les mieux établies a su toucher à la fois ceux qui aiment le rire pour le rire, et les âmes compliquées qu'un simple calembour entraînent aux plus hautes spéculations métaphysiques. Pierre Dac ne sera pas étonné si un jour un jeune philosophe fait couronner une thèse dont ses Loufoques seraient le sujet.

Polydor poursuit avec succès ses enregistrements de chansons pour lesquelles il a eu la bonne idée de constituer une jeune équipe. Paule Sandra, Reine Paulet, Lina Tosti, Jean-Fred Melé, et le Chanteur sans nom, nous donnent ainsi une série d'airs à la mode qui vont de : *Près de Naples la jolie* à *Dans mon cœur* et à *Ma cabane et mon jardin*. Beaucoup de ces enregistrements bénéficient de l'accompagnement souple et intelligent de Jacques Météhen qui, tous ses amis le souhaitent, nous donnera un jour prochain la mesure de son grand talent.

Toujours chez Polydor, suite des inventions de Bach interprétées par Alexandre Borowsky... Série dont je vous ai déjà dit l'intérêt.

Chez *Brunswick*, un disque connaît un grand succès. Il s'agit de *Tristesse* de Chopin et de *Nocturnes* de Liszt, arrangés en tangos par Verdu et interprétés par l'orchestre de tango Inglesé. A vrai dire, je ne sais que penser de ces disques. Leur gravure est parfaite, mais ce qui me plonge dans la méditation c'est l'étonnant pouvoir de séduction qu'ils ont sur le public populaire. Pourquoi Chopin et Liszt ont-ils besoin d'être enregistrés en tangos pour séduire les foules?... Il y a là un problème dont je ne trouve pas la clef. Mais c'est un fait! Mais ce fait me paraît si curieux que je me garderai bien de porter une condamnation. De toutes façons, ce phénomène mérite davantage qu'un sourire. Ecoutez ce disque et dites-moi ce que vous en pensez.

Chez *Columbia*, Fréhel, cette grande chanteuse dont la voix est un beau navire qui brave les tempêtes, a enregistré : *La Der des Der* et *Sans lendemain* avec son talent habituel.

D'autre part, chez le même éditeur, vous trouverez un enregistrement de l'orchestre Philharmonique de Londres intitulé *Gaîté Parisienne*, il s'agit d'un arrangement d'airs d'Offenbach par M. Rosenthal. La musique d'Offenbach donne la griserie de certains vins innocents. On les boit sans méfiance et l'on est tout surpris de voir tourner les meubles... On ne fait à sa suite aucun voyage dans les arcanes de l'univers. mais c'est une musique qui dispense la joie, une joie évidemment fugitive qui se termine avec la dernière mesure et dont on ne comprend pas toujours le motif. C'est la joie des vendanges, moins l'émotion profonde que provoque le spectacle de la terre aux changements des saisons. Il n'en reste pas moins que la musique d'Offenbach est tonique et que son rire est de nature à remettre l'esprit en place et à rendre le sens critique. On en a besoin en ce moment.

Un Seigneur à l'Orgue...

par le Prince Alexis MICHAGUINE-SKRYDLOFF

12 mars... Sous un soleil encore timide, mais déjà beau, Notre-Dame est en fête. On célèbre en grande pompe la messe à l'occasion du couronnement du pape Pie XII; en ce moment, au Vatican, le successeur de Pie XI, grand ami de la France, de cette fille aînée de l'Eglise catholique, monte sur le trône pontifical. La joie intérieure se lit sur tous les visages; même les pierres qui, à travers tant de siècles, ont vu se dérouler tout le glorieux passé de la France, semblent murmurer avec extase un seul mot : Pacelli, Pacelli!

Sous les voûtes grandioses retentit la magnifique messe de Vidor; elle vous pénètre, vous prend et vous emporte au loin. Ses sons, d'un dynamisme magistral, vous font oublier la réalité. Rome et Paris sont unis.

Fasciné, je monte vers les orgues pour voir qui est le magicien de ces lieux.

Entouré de fervents admirateurs (le snobisme ne pénètre pas ici), le comte Léonce de Saint-Martin dirige son royaume musical. Sur son visage racé se lit un ardent amour pour son métier. Il se donne tout entier aux œuvres qu'il joue, et lorsqu'à la fin il attaqua une paraphrase du *Te Deum*, la puissance de son jeu était telle qu'il me sembla que dix orchestres la jouaient.

Cette très belle paraphrase a une petite histoire : elle fut écrite par le comte lors des sombres jours du mois de septembre où il pensait la guerre inévitable, ensuite fut oubliée par lui et jouée enfin comme victoire de la paix, lors du couronnement de Pie XII. Je suis revenu à la cathédrale très souvent depuis; ainsi ai-je pu entendre les œuvres préférées du maître :

d'abord les chorales de Bach (base de la musique), puis les trois chorales et la prière de César Franck, ensuite deux sonates d'orgue de Mendelssohn, et enfin les trois grandes œuvres de Listz pour lequel il a un culte spécial.

Tous ces chefs-d'œuvre, joués par le comte de Saint-Martin sur les orgues magnifiques de Notre-Dame se réveillent, vivent, et s'unissent avec les âmes des grands compositeurs.

Depuis son enfance, ce grand maître a eu cette passion pour la musique.

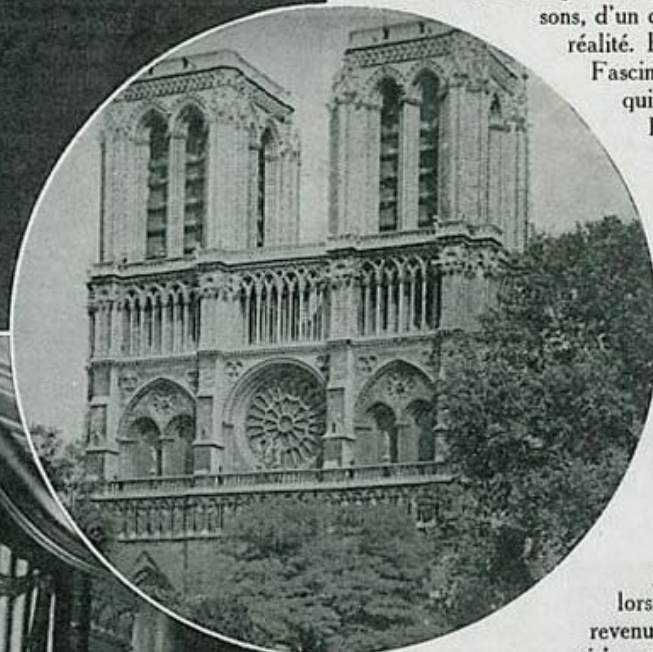
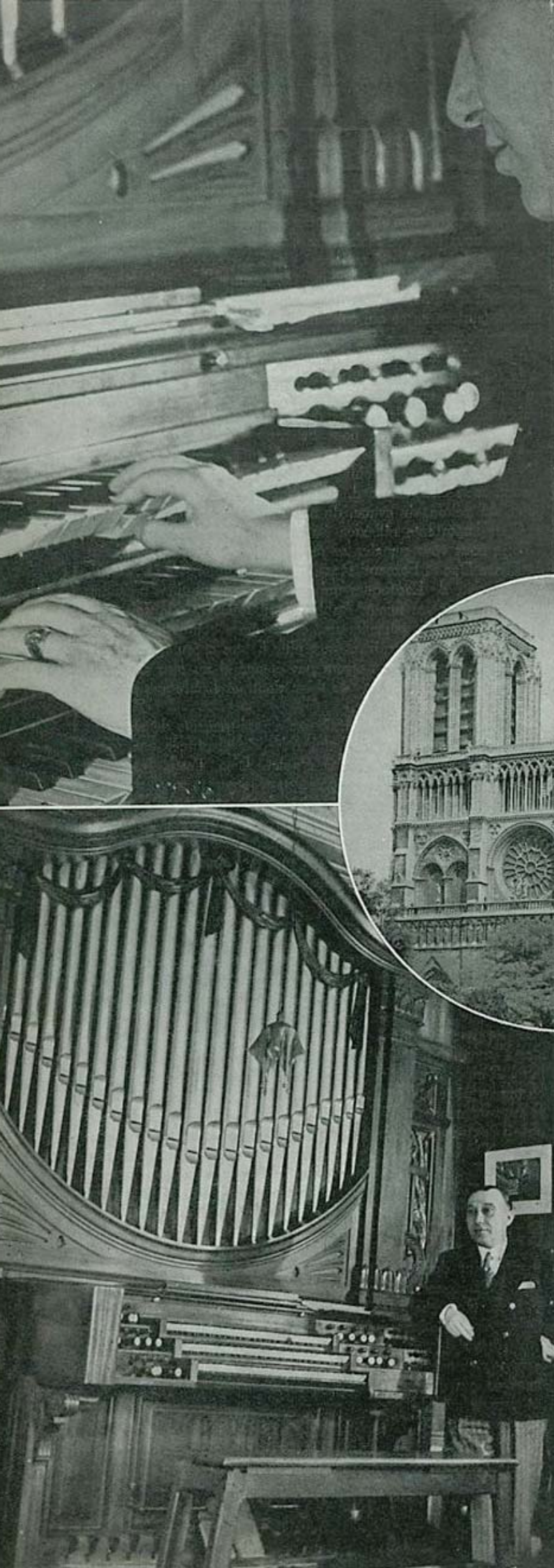
Né à Albi, il prit des leçons chez l'organiste de la célèbre cathédrale de briques roses où il joua pour la première fois à l'âge de 14 ans. C'était un enfant prodige. Il a tenu ses promesses.

Ensuite il vint à Paris pour continuer son éducation musicale. Durant sept années, il fut l'élève de Louis Vierne inspiré par la méthode du grand Widor; débuta à Paris en 1920 et fut pris par Vierne — organiste de Notre-Dame — pour le seconder en 1924.

Enfin en 1937, après la mort de son maître, il fut nommé à l'unanimité par le Chapitre de Notre-Dame, et avec l'approbation du cardinal, organiste titulaire.

J'ai appris tout cela par le comte de Saint-Martin lui-même, qui a cette simplicité, cette courtoisie charmante qui révèlent en lui non seulement un seigneur de naissance, mais tout court : un seigneur.

(Photographies de Jean Pieters.)



LA DANSE

par BOULOS

LE bel opéra de Sanguet, la Chartreuse de Parme, a donné à M. Aveline l'occasion de régler, à la fin du premier acte, un petit ballet tout à fait charmant. Je suis, d'ordinaire, loin d'être enthousiaste pour les chorégraphies de M. Aveline. Dès qu'il entend essayer de traduire par la danse une idée ou un sentiment quelconque le résultat est pauvre. Aussi suis-je très heureux de pouvoir écrire aujourd'hui que j'ai vu avec beaucoup de plaisir son petit ballet de la Chartreuse. Il n'a d'autre prétention que d'être un divertissement et y réussit fort bien. Empreinte de la meilleure tradition romantique, l'évolution des danseuses en tutu et des danseurs en maillot blanc met en lumière la belle technique et l'extrême légèreté de l'étoile, Mlle Schwarz. Comme il n'était besoin, de faire preuve d'aucune imagination pour ce joli divertissement qui est censé se dérouler sur la scène d'un « autre » théâtre (on voit sur scène des spectateurs assis dans des loges), M. Aveline a pu donner toute la mesure de sa connaissance de son métier qui est grande et savante.

M. Rouché a eu la main moins heureuse en choisissant un ballet qui avait été réglé et créé l'année dernière à Pleyel par Mlle Darsonval et en lui offrant l'hospitalité de l'Opéra. La Nuit vénitienne est un triste petit morceau qui n'a absolument aucune matière chorégraphique. C'est un essai de débutante dont la représentation à l'Opéra m'eut semblé invraisemblable... Pour comble de malheur, l'exécution en a été très défectueuse aussi bien de la part de Mlle Darsonval que de celle de M. Peretti. Pourquoi nous montrer en 1939 seize fouettés malades et mous lorsque, voici vingt-cinq ans, on savait déjà en exécuter trente-deux absolument impeccables?

Je suis triste pour Mlle Darsonval, qui est une très bonne danseuse, qu'elle se soit embarquée dans cette galère « vénitienne ». Qu'elle en sorte au plus vite et renonce pour l'instant à danser sa propre chorégraphie, tout au moins à l'Opéra.

Pendant que je suis lancé dans le chapitre des reproches, je veux en faire un petit à mon ami Jean Cocteau qui, n'écoulant que son bon cœur, a autorisé les Ballets 38 à remonter Parade. Pour ceux qui ont vu le Parade créé chez Diaghilew dans les inoubliables décors de Picasso et la chorégraphie de Massine, c'est navrant de voir ce qu'il en reste sous la forme que lui a donnée M. Hans Weidt. Et pour ceux qui n'avaient jamais vu le ballet, c'est désespérant d'imaginer que ce titre célèbre de Parade, associé au nom de Jean Cocteau n'évoquera dans leur souvenir que le piètre spectacle monté par les Ballets 38. Je sais qu'il est ridiculement injuste d'établir un parallèle entre les spectacles de Diaghilew, qui disposait d'artistes de génie, et ceux de M. Hans Weidt, qui ne dispose que d'amateurs de bonne volonté. Mais ni le ridicule ni l'injustice ne m'empêcheront d'écrire qu'il devrait être interdit de montrer au public d'aujourd'hui, sous un aspect totalement dénué de toute idée artistique, des chefs-d'œuvre qui ont été, lors de leur création, de véritables événements dans l'histoire de l'art. On ne réunit pas deux mille personnes à la Salle Pleyel pour leur faire entendre la VII^e de Beethoven jouée par un orchestre réduit de violonistes amateurs. Pourquoi les convoque-t-on à voir dénaturer un ballet sensationnel par des danseurs de fortune?

Cette amère réflexion vaut également pour le ballet du Fils prodigue que M. Hans Weidt a recréé à sa manière, qui est bien vilaine, incarnant lui-même le fils sans prendre la peine, malgré qu'il paraisse quarante-cinq ans bien sonnés, de maquiller les dix-huit ans des artistes choisis pour être les parents.

Pour nous consoler de tant de laidure, nous avons heureusement, à la Porte-Saint-Martin, le plus adorable spectacle que l'on puisse imaginer. Il nous est offert par la petite troupe de « Jeunesse d'Espagne ». Une vingtaine d'enfants aux yeux pleins de joie et de soleil et qui possèdent en eux plusieurs siècles d'art de leur pays. Ils chantent et dansent aussi merveilleusement et facilement que d'autres enfants sourient et courent. Ils exécutent les plus jolies séguédillas, les plus brillantes jotas avec la grâce de jeunes dieux et cette légèreté immatérielle que leur confère leur âge. Il faut aller les voir, absolument.

Les danseurs à travers le monde

• Après le triomphal succès remporté par elle à la soirée d'inauguration du Palais de Chaillot, Barbara La May est actuellement, en tournée sur la Côte d'Azur. Elle sera de retour à Paris le 12 avril et c'est au Théâtre de Belleville qu'on la pourra alors applaudir en attendant un nouveau départ, mais vers les pays scandinaves cette fois.

• Le beau danseur Spadolini partira le 14 avril pour une tournée en Belgique au cours de laquelle il se fera notamment applaudir à Bruxelles, Liège et Anvers.

• C'est Tony Grégory qui vient d'être chargé d'enseigner la danse aux jeunes élèves du « Cours Molière » que dirige Mme Tonia Navar.

• « Les Ballets de Monte-Carlo », que dirige M. René Blum, donneront une brillante saison du 4 avril au 14 mai, au Grand Théâtre de la principauté et sous le haut patronage de S. A. S. la princesse héritière de Monaco.

CREATIONS. — « Le Diable s'amuse », musique de Paganini; « La Loreley », musique de Liszt; « Capriccio espagnol », musique de Rimsky-Korsakow.

POUR LA PREMIERE FOIS A MONTE-CARLO. — « Bogatiry », musique de Borodine; « Nobilissima Visione », musique de Paul Hindemith; « Icare », orchestré par M. Szyfer.

REPERTOIRE. — « Gaieté Parisienne », « Coppelia » (nouvelle présentation), « Gisèle », « Les Eléments », « Igrouchky », « Le Tricorne », « Les Elfes », « Don Juan », « L'Epreuve d'amour », « Les Sylphides », « Petrouchka », « Carnaval », « Shéhérazade », « Le beau Danube », « Le Spectre de la Rose », « L'Après-midi d'un Faune », « Le Prince Igor », « Le Lac des Cygnes ».

Maitre de ballet : M. Léonide Massine; chefs d'orchestre : MM. M. C. Scotto et Anatole Fistoulari.

• On a inauguré le lundi 27 mars, au Musée des Arts Décoratifs, la magnifique exposition organisée par Serge Lifar : « Ballets russes de Diaghilew » (1909-1929).

• Une jeune danseuse américaine, Ernestine Stodella, a donné, le samedi 25 mars, à l'Ecole Normale de Musique, son premier récital parisien, allant du classique au jazz.

• A la suite de leurs récents succès au Palais de Chaillot et à l'Ecole Normale de Musique, Janine Solane et sa maîtrise de danse ont décidé d'entreprendre une tournée en province avant leur départ pour l'Amérique.

• Les deux magnifiques danseurs, les Gomez, remportent actuellement un triomphal succès avec leur « Jota aragonesa » et leurs danses castillanes à l'Opéra de Marseille, dans la célèbre opérette « Au soleil du Mexique ».

• Bella Reine, qui a été très applaudie le 15 mars dernier, au gala de l'Ecole Centrale au Palais de Chaillot, dans sa nouvelle danse « Au foyer de la danse avec Degas », partira le 1^{er} mai prochain pour une grande tournée en Hollande et en Suisse et donnera son premier récital le 3 mai, à Amsterdam.



Mimi Pinson
DANCING
 DE LA JEUNESSE
2 ORCHESTRES
 tous les jours
ATTRACTIONS
 MATINÉE 4 H³⁰ SOIRÉE 9 H³⁰
 CONSOMMATIONS
10 Frs

79, AVENUE DES CHAMPS ÉLYSÉES, 79
 MÉTRO: GEORGE V - TÉLÉPHONE: ÉLY. 37.56.57

Pour la 1^{re} fois en France
en hommage à l'
AMITIE
FRANCO-
BRITANNIQUE

MEDRANO

ET... UN
Spectacle de Gala

Eddie Gordon
Fam. Carol Belley
Alex et Porto
LES ROGERS
10 autres vedettes
Jackman
10 roi d'excentriques
les 3 FRATELLINI
les grands danseurs
acrobatiques
Renée Piat et Naudy

Les 22
Musiciens et Danseurs Ecossais



DU CELEBRE ORCHESTRE
ROYAL KILTIE
BAND

dans les Uniformes Royaux, avec les « Bagpipes »
et les instruments traditionnels des Highlanders

“PARIS qui CHANTE”

le magazine illustré du spectacle

fait un gros effort pour vous
faites-en un petit pour lui

ABONNEZ-VOUS

FAITES ABONNER VOS AMIS

RÉDACTION-

ADMINISTRATION

2, Rue Goethe
PARIS-XVI^e

Tél. : Passy 28-45

FRANCE et COLONIES

Un an : 54 frs

ÉTRANGER

Un an : 80 frs

DANS SON NUMÉRO DU 1^{er} MAI

PARIS qui CHANTE

PUBLIERA :

un article de :

FRANCIS CARCO

de l'Académie Goncourt.

un article de :

JEAN SARMENT

et une très intéressante étude de :

CHARLES MARTINELLI

Président de l'Union des Artistes.

sur “l'Opérette aux Concerts classiques”

VARIÉTÉS

○ Jaime Plana, la nouvelle vedette du Disque, vient de faire son tour de chant à l'Européen où ce jeune chanteur de charme a remporté un très vif succès.

○ Actuellement, au Tabarin de Nice, après une grande tournée au Canada et à New-York, au cours de laquelle ils ont obtenu un immense succès, Jean, Jac et Jo seront de retour à Paris le 1^{er} mai.

○ Un Congrès professionnel des Montreurs de Marionnettes se tiendra à Paris, au cours de l'Exposition consacrée aux petits comédiens de bois, qui s'organise au Musée Galliera et dont les portes s'ouvriront en mai. Les participants rendront hommage à la mémoire de George Sand, qui portait les marionnettes dans son cœur, en fleurissant sa statue au Luxembourg, le 1^{er} juillet, jour anniversaire de sa naissance. Des groupements berrichons et les « Compagnons du Tour de France » prendront part à la fête et l'agrémenteront de musique et de danses.

○ Jacques Chesnais, directeur du « Théâtre de la Branche de Houx », que l'on peut applaudir avec ses marionnettes dans l'actuel programme de l'A. B. C., fait une exposition de petits personnages à gaine et à fils à la librairie Gyptès, 31, rue Bonaparte.

○ Anny Reyma, l'exquise chanteuse de l'Opéra de New-York, interprétera, le 9 avril, à Radio-Paris, quelques vieilles chansons françaises, dont l'air du « Billet de loterie », de Nicole Isouard et la mélodie « C'est mon ami », l'œuvre touchante de la Reine Marie-Antoinette, d'après le poème de Florian.

○ Mildah Polia, la belle chanteuse des grands concerts européens, et Robert Franc se sont fait applaudir au cours de la grande manifestation artistique donnée par Mme l'ambassadrice Jean Hennessy, en l'honneur des membres du Collège de France.

○ Notre excellent confrère Jean-Pierre Liausu, qui est né près de la frontière espagnole, vient d'écrire une chanson en espagnol, musique d'Audier, pour les débuts en France de Maria Mercader, la jeune artiste de Barcelone, qu'Yvan Noé fait débiter à Paris dans son film « L'étrange nuit de Noël ».

○ Les prestidigitateurs amateurs et professionnels du monde entier tiendront, en 1939, « le Congrès Magique International » à Paris.

De nombreuses manifestations des plus intéressantes et des plus variées se dérouleront dans notre capitale les 7, 8 et 9 octobre. S'adresser pour tous renseignements à la Direction du « Congrès Magique International », 13, rue de Béarn, Paris (3^e).

○ Le contrat qui liait avec M. Paul Derval venant à expiration, Jeanne Aubert retourne aux Nouveautés où elle créera, ces jours-ci, une revue de Rip intitulée « Entre nous » et dans laquelle la jeune et belle artiste sera entourée d'André Luguet, Thérèse Dorny, Christiane Dor, Georgé, Novan, Guy Rivierre et Duvaléix.

○ Le cabaret de Jean Delette, « Tréteau des jeunes », est transféré 7, rue Sainte-Anne. Qu'on se le dise.

○ Le grand chapiteau du Cirque Amar va se dresser, à partir du 8 avril, et pour quelques jours seulement, à la Porte de Clichy.

○ Renée Piat et Naudy, qu'un regrettable accident avait, il y a quinze jours, empêché de présenter leur nouveau numéro de danse acrobatique à Paris, ont, le 30 mars, débuté à Médrano.

○ « Folie 39 » vient de changer de formule. La nouvelle revue est de M. Fernand Rouvray avec des musiques de Michel Emer, Roger-Roger et Van Parys. Elle est jouée par Loulou Hegoburu, Gabaroché, Nina Myral, Jacques Tayade et Edmond Roze qui en assure la mise en scène.

○ Reda Cairo, retour du Canada, se fera applaudir ce mois-ci au Moulin-Rouge. Il créera, cette année, une opérette sur une grande scène parisienne.

○ Dans la nouvelle revue nue de l'Alcazar, la trapéziste Gaby Marcès fait sa rentrée, et la dompteuse Sarah Cari ses débuts.

○ Chrysis de La Grange prépare un nouveau numéro aérien.

○ Après ses débuts à l'A. B. C. Jacqueline Figus a été engagée pour danser chez O'Dett.

○ Zoïga a fait, le mois dernier, son numéro d'imitateur burlesque chez Charpini et dans les cinémas Radio-Cité.

○ La chanteuse Colette Betty vient de recevoir les Palmes académiques.

○ Après une tournée triomphale à Nice, Toulon, Alger et Casablanca, Marie Dubas est rentrée à Paris où elle a tout de suite commencé à répéter la nouvelle revue de l'A. B. C. dont elle sera la vedette dans le courant de ce mois.

○ MM. Pierre Sandrini et Pierre Dubout ont présenté, le 30 mars, le nouveau spectacle de Tabarin : « Un vrai paradis ».

De Cirque en Music-hall

par LEGRAND-CHABRIER

Au Cirque d'Hiver.

L reste, au ciel du Cirque d'Hiver, les lampions éteints de l'Idole de Shangai, et aussi son décor théâtral et cinématographique en balcon, mais la pantomime elle-même a émigré sous le chapiteau Bouglione, à moins que ce ne soit dans le beau Cirque Royal de Bruxelles, où les Bouglione ont succédé fastueusement à des directions fastueuses, dont la plus étonnante et magnifique fut celle qu'il ne faut pas oublier de Jacques Fermo, si souvent innovateur.

Je ne connaissais pas Page et Nona, couple d'élégants danseurs du fil de fer, ils sont de bons techniciens de ce funambulisme à petite hauteur. Non plus, Miss Isolina, qui fait partie aussi du duo Fabrini, perchistes (les familles du vieux cirque, comme c'est le cas, ont plus d'un numéro à leur répertoire) et qui, seule au trapèze fixe, exécute un hardi accident-rattrape, beau tour de force imposé dans l'émoi des spectateurs.

Mais je connaissais les audacieux Cromwells, équilibristes athlétiques émuants du « main à main » aérien, et la noble sérénité musculaire du « main à main » terrestre des beaux athlètes les 2 Romanos. Et cela ne cesse de se revoir avec admiration, quand on est véritable amateur des jeux du cirque. De même qu'on aime se remettre dans ses rires de cirque devant les farces classiques du trio clownesque Michel, Zavatta et Sosmans : en Zavatta se dessine l'« auguste » meneur du jeu, selon l'évolution moderne des « entrées comiques ».

A ce même programme, il y a des éléphants, un groupe de seize chevaux, des danseuses, comme il sied, et une étonnante troupe chinoise South China, au costume et aux exercices européens, mais dont les exercices sont exécutés avec une subtilité fluide ancestrale raffinée qui, parfois, amène des variations inédites... Il y a aussi ce que le programme désigne : « la baignade de l'hippopotame géant », ce qui est très exacte définition : cela entretient la piste nautique, nous y fait entrevoir le monstre zoologique, et espérer pour plus tard d'autres jeux de cirque aquatiques. En vérité, utilise-t-on assez cet agrès?

A Médrano.

Ici aussi, la pantomime a laissé la piste au cirque cent pour cent, et le programme du retour aux attractions, accordant l'aventure de toute la soirée, est fort brillant et conforme aux méthodes accélérées du lieu. C'est le mouvement perpétuel cher à Jérôme Médrano, la chaîne sans fin des variétés, et les chaînons de transition y sont soigneusement entretenus et renouvelés par l'imagination poétique de Recordier, la verte et brillante fantaisie de Boulicot, la grâce pétillante de Lisette Lorin et le trollinement du sage chien Bonhomme, cependant que le diligent et authentique M. Loyal, dans le clair-obscur, assure la bonne mise en place des agrès et accessoires.

Au courant de ce programme, un seul numéro équestre, mais de quelle ampleur et de quelle qualité! Les Belley, qui sont onze à la dizaine, dans des pyramides à cheval, dans des « pas de deux », dans les sauts périlleux sur cheval : un brio, une maestria, une apothéose d'acrobatie hippique, un des plus caractéristiques, et maintenant devenant si rare, numéro du cirque perpétuel. Voilà la vedette-pivot de ce spectacle Médrano!

Tout tourne autour de lui, si remarquables que soient, en soi, les autres attractions. Et ces attractions sont nombreuses et fulgurantes chacune en leur spécialité. Voici, en effet, le persuasif imitateur d'instruments, l'homme-jazz Rudi Grasl, un piano, un micro et lui, et c'est tout un orchestre! Voici le fou jongleur, King Repp, étrange échappé de la mode 1900, rétrospectif en ses manières et ses tours, actuel en la perfection de son travail. Voici les 3 Fronzal, cascadeurs de brutalité burlesque et sportive tout à fait personnels en leurs performances d'excentricité bien américaine. Voici Francine et Pony, deux acrobates, un chien, une femme, combinaison fort gracieuse et assez neuve. Voici Concha et Concha, athlètes contorsionnistes de subtilité plastique, décorative, énigmatique. Voici les Rogeros, gymnastes aériens, qui sont un quatuor extrait des écuyers Belley, nouvel exemple de l'universalité des talents de tout être de cirque selon sa loi d'éducation artistique traditionnelle. Voici les barristes comiques

Léons et Harry, vieux routiers. Voici la troupe chinoise Royal China. Ah! celle-là, quelle admirable fidélité à l'acrobatie jongleuse innée, comme au costume rituel, aux spécialités sans alliage, aux combats dansés, aux drapeaux déployés, à la procession d'entrée en piste, toute la féerie chinoise, d'une Chine millénaire et invariable, chaque artiste prêtre de son art. Scrutez la dignité de leurs gestes, l'extase de leurs visages, le dard de leurs regards sur le tour de force qui jaillit de leurs doigts, de leurs corps!

Bien entendu, une partie clownesque d'envergure, et, celle quinzaine, les meilleurs clowns du monde du cirque se trouvent réunis à Médrano puisqu'en première partie il y a Alex et Porto, et en seconde partie, les Fratellini. Excusez du peu! Porto y remet sur piste son chef-d'œuvre : le déjeuner sur l'herbe, et François Fratellini y ramène son allégre ballet de chevaux parodiques habiles et animés par ses frères, ses fils, ses neveux, toute la famille!

A L'A. B. C.

Analogie : ici aussi, non plus la pantomime, mais la revue cède le plateau au spectacle de « variétés ». Il y eut grande liesse, ce mars-ci — compensation! — chez les amateurs de music-hall et de cirque. Le programme de l'A. B. C. les a mis en enthousiasme, car ce fut l'un des plus séducteurs qui ait été présenté en ce lieu, et des plus larges en ses résonances de la belle aventure promise à tout spectateur amant des « variétés ».

On y vit les 4 Kraddocks, retour d'Amérique, ces gars du cirque et de la marine, de la marine clownesque et du cirque acrobatique, dont le numéro naquit à Paris sous l'œil paternel, Fratellini, et est devenu une « fantasia » gymnique et burlesque, incomparablement fraternelle, illustration d'une théorie qui m'est chère, celle qui donne au travail des troupes

SERGE PUBLIE UN NOUVEAU LIVRE : « LE MONDE DU CIRQUE »



Serge, notre excellent confrère, publie ce mois-ci, aux Editions de la Librairie des Champs-Élysées, un nouvel ouvrage sur les acrobates, les fauves et les clowns, intitulé « Le Monde du Cirque », qu'il a illustré de cinquante dessins. Il a réservé aux lecteurs de « Paris qui chante » cette amusante synthèse d'un monde qui n'a plus de secret pour lui.

exclusivement fraternelles, ou sororales, ou familiales, un caractère très particulier et permet des prouesses accordées dans un style unitaire que n'obtiennent jamais des camarades d'élection coopérative.

On y vit ces étonnants vagabonds, parmi ces vagabonds surprenants qu'on aime tant à rencontrer dans la rue du music-hall, les Gaudsmith, flanqués de leurs caniches, lesquels s'ingénient à leur faire rater tous leurs beaux tours de force acrobatiques, dont ils pensaient bien nous émerveiller... mais nous nous émerveillons quand même devant un tel dressage des hommes et des chiens!

On y vit une suite interloquente de dislocations miraculeusement élégantes et conformes à la tradition de l'école chinoise, grâce aux huit Chinese Lucky Girls, personnages animés des dessins fleurissant les plus authentiques soieries de Chine, décor et costumes : il faut louer ce maintien de l'exotisme au music-hall, dont s'évadent tant de troupes de même origine, comme je le notais tout à l'heure à propos des Chinois américano-européanisés du Cirque d'Hiver, et des Chinois scrupuleusement attachés à leurs rites gymniques et décoratifs du Cirque Médrano.

Chorégraphie de music-hall, mais aspects très divers, en ce spectacle A.B.C. : Jacqueline Figus, virtuose bien française et parisienne des claquettes sur pointes, qui, de cette spécialité rude, fait un sien chef-d'œuvre de grâce spirituelle et mutine... Carmen Romero, qui veut demeurer fidèle à la dévotion envers l'idéale et universelle danseuse espagnole, la Argentina... Regine et Shanley, ardents danseurs mondains de la moderne extase, hantés d'être leur propre hallucination, nous imposant un extraordinaire « Bolero » de Ravel dans une version originale, blanc et noir, sans allusion vestimentaire, non plus guère que chorégraphique, au thème espagnol : pourquoi pas ? Leur triomphe n'en est que plus méritoire, et signe de leur personnalité artistique. Il y a autant de révolte que de tradition dans l'art du music-hall, double nécessité.

Le jazz, ensoleillé de ses succès sur la Côte d'Azur et de son origine algéroise, de Jean Ramo et Rossotti fait des débuts scéniques prometteurs. Le quatuor chantant Mida orchestre ses voix avec souci de plaire comme à la radio. Tuki s'avère grand classique de lui-même et de ses émules. Reine Paulet harmonieuse de corps, de mimique, de voix, paraît, chante et plaît. Rita Georg, au charme viennois attachée, le rend parisien. Et Jean Sablon nous revient d'Amérique.

Jean Sablon nous revient en virtuose du micro, dont il nous prouve parfois qu'il pourrait se passer, mais dont sa voix joue à ravir, et dont il sait tirer des échos inattendus et neufs. Son interprétation de la ronde enfantine du « Pont d'Avignon » y prend une allure « swing » étourdissante et sa création de la chanson « fin de siècle » dont Yvette Guilbert a fait le chef-d'œuvre qu'on sait « Le Fiacre », avec des effets bruités en sourdine, est une de ces réussites triomphantes qui comptent dans la vie d'un artiste et de son tour de chant.

A Bobino.

Ici, contradiction, revanche de la revue. Après maints spectacles de variétés à cadence hebdomadaire, et d'un attrait irrésistible pour quiconque aime le music-hall, voici que Bobino se voue, pour quelques semaines, à la revue, une revue de scènes d'actualité et de sketches de vie permanente.

La Revue de Bobino provoque sur son public des secousses sismiques de fou-rire constantes que redouble la présence de Georgius en de nombreux rôles débridés et exubérants. Son action comique est tyrannique, irrésistiblement. Le moyen de résister à cette fureur burlesque en perpétuelle éruption ? Evidemment, dans le texte, il y a parfois du piège. Georgius parvient à en faire du meilleur. C'est une transfusion à la Rabelais. Avec lui, tout devient carnaval, et carnaval contagieux, rendant vite son spectateur à son image, si morose se promettait-il d'être devant certaines plaisanteries d'une trivialité excessive. Ce qui serait défaut chez autrui devient qualité chez Georgius. Il n'y a pas à boudier contre le fait. Aussi bien le dynamisme joyeux de Georgius ne laisse-t-il pas au public le loisir de boudier. C'est le génie de la farce qui anime Georgius d'un bout à l'autre de la Revue de Bobino.

Autour de Georgius, dans la Revue de Bobino, des artistes du meilleur choix : Jacqueline Francell un peu intimidée,

voix cristalline, gentillesse blonde, Marcelle Irvin, moins timide, brune accorte, laissant éclater, avec talent, sa belle santé de bonne humeur, Gaby Héry, à la fantaisie multiforme qui fera d'elle une des grandes duègnes du vaudeville et du cinéma de demain, et d'autres comme Josette Boussac, piquante, et Violette Fleury, bien chantante, et autres... et les messieurs : Aimé Simon-Gérard, ah ! quelle allure en ses diverses silhouettes où l'on perçoit toujours la sienne, Les-telly, souple comédien, impeccable chanteur de charme, au besoin, homme-prolégé, campant une « Cécile Sorel » rayonnante, Niel, cordial comique rond, Georges Kies, danseur aigu, etc. etc...

Tous et toutes s'ébrouent à souhait tout le long de cette revue où manquent quelques attractions qui en feraient une véritable revue de music-hall, mais où abondent les motifs du rire vaudevillesque...

A L'Européen.

Ici aussi, une revue, mais de passage, pour une semaine, et les autres semaines, des programmes de tours de chants variés, truffés d'attractions, celles du moins qui peuvent s'encadrer sur le plateau étroit et intime de l'Européen. Ce fut, en tournée parisienne annuelle, La Revue Bordelaise avec ses deux protagonistes de joyeuse réputation : Tichadel et Rousseau, les Laurel et Hardy de Bordeaux, rompus à toute gaîté communicative, avec leurs moyens toujours actifs du vieux café-concert perpétuel. Au programme qui succéda à cette revue, en tête d'affiche : la roucouillante Elyane Célis, le pétulant Rogers et le finaud Gabaroché, et, parmi les attractions, les Oriental Bros, quatre jeunes athlètes chinois à la recherche de nouveaux tours d'équilibre en main à main et en pied à pied et réussissant à donner l'impression de l'inédit, ce qui prouve, une fois de plus, que le constant renouveau est toujours une des vertus du music-hall, et l'une des raisons d'y faire des découvertes... évidemment quand on sait le regarder!

Au Petit-Casino.

Et voici bien l'établissement de variétés traditionnel et vivace où souvent se tentent, modestement, des essais qui prendront plus tard leur essor, dans le tour de chant comme dans le tour de force. Cela se passe devant un public fidèle, et attentif, un vrai public d'amateurs sans snobisme, qui y revoit aussi des numéros classiques, des artistes de qualité éprouvée. On ne saurait assez insister sur le rôle bienfaisant et sans bluff que joue le Petit-Casino à cette époque où, tout de même, le music-hall est assez menacé, se trouve réduit, et n'offre plus autant de possibilités diverses à l'exercice de sa profession. Le Petit-Casino est toujours là. Un mois de plus de loisir, je me promets d'étudier quelques-uns de ses programmes en leur détail. Mais les habitués du Petit-Casino savent bien ce qu'ils y viennent chercher et ce qu'ils y trouvent... les artistes aussi.

A l'Alhambra.

Cependant que le Rex, le Gaumont, les grands cinémas Pathé, continuent l'appel au music-hall pour le sandwich du spectacle vivant entre deux films, et aux vedettes les plus notoires (et bien d'autres cinémas de quartier ne rendent pas moins de service à la cause du music-hall en accueillant des artistes encore hésitants, car ce n'est qu'en public que se rôdent les numéros de variétés) l'Alhambra tente d'accroître la part du music-hall dans ses spectacles, ce qui est une bien sympathique initiative.

Il s'agit d'une véritable revue de variétés, gerbe d'attractions les plus diverses, reliées par des entrées de girls. Armature solide et simple, qui permet le total renouvellement du programme chaque semaine, et qui donne de l'ampleur à chaque attraction en son atmosphère personnelle. La première de la série de ces productions présentait ainsi dans des décors de grande allure, avec un ballet multiforme de sept danseuses belles et habiles, un jeune tour de chant d'Etienne Arnaud, fantaisiste épris de Maurice Chevalier (on ne saurait mieux choisir, en ce genre, pour les gammes) un duo de « bel canto » Any Bella et Maria Torre, un duo-sketch, de leur verve accoutumée, par Blanchard et Rozet, les vifs acrobates de cirque Cinci (les deux de la marine), ... et bien entendu, la « chanson de la semaine » que le public de l'Alhambra attend toujours, pour son sûr plaisir, de son créateur, interprète et animateur, Fabrezy. La formule est pleine d'espoir...

J'AIMERAIS CHANTER COMME L'ON CHANTE EN RÊVE

par Jean Tranchant

Jean Tranchant vient de débiter à l'A.B.C. Poète, compositeur, interprète, Jean Tranchant est aussi un dessinateur de très grand talent, ainsi que pourront s'en rendre compte nos lecteurs par des croquis ci-contre dont l'auteur de Mademoiselle Adeline a bien voulu illustrer l'article qu'il a tout spécialement écrit pour Paris qui chante.

J'aimerais chanter comme l'on chante en rêve, des refrains dont les mots s'éloigneraient et se rapprocheraient de la musique et danseraient avec elle, et tourneraient, et voleraient, et disparaîtraient en ne laissant dans la mémoire qu'un étrange murmure.

La voix sombrerait dans les basses et bondirait au suraigu des chants d'Asie. Les images même, à

peine perceptibles, ne tiendraient ensemble que par un seul lien : l'irréel.

Ainsi naîtrait un charme nouveau dans la chanson. Un moyen d'évasion que le public utiliserait pour entrer dans le domaine du merveilleux. Chanson reflet, chanson nuage, chanson fée, chanson cloche dont le timbre prolongerait la tradition des adorables rêveries romantiques.

Ces rêveries si pures ont été alourdies de phrases académiques qui ferment les portes au plus sensible de nous-mêmes : l'imagination. Ce sont ces portes d'or qu'il nous faut rouvrir à coups de mots imprévus, de notes surprenantes, et de douceur. Car le rêve surprend un être allongé, endormi, retranché du monde ; un être horizontal qui vole au gré d'une croisière invisible, tandis que l'auditeur qui épluche une orange ou fume une cigarette est sur ses gardes avec des armes terribles : l'ironie, l'habitude, voire la surdité.

Le désarmer n'est pas facile, et les philtres sont rares. Aussi, depuis quatre ans, ai-je hésité avant de chanter *La Chanson en Couleurs*, un pays où tout le monde peint ; *Le Ciel est un Oiseau Bleu*, paravent dont les trois feuilles sont le sommeil, le bonheur et le passé ; *Réveille-matin* où un domestique éveille son maître et celui-ci le prend pour un ange, enfin *L'Hôtel du Temps Perdu*, où j'évoque un émerveillement de mon enfance : la maison électrique.

Cette maison existait sur les grands boulevards, et l'on m'y conduisait lorsque j'avais mérité une récompense. C'était un établissement automatique dont la mystérieuse poésie me troublait et m'enchantait. Les tables, les chaises, les portes, les lumières agissaient sans que nul ne paraisse. Aujourd'hui... Où est-elle la maison électrique de mon enfance ? Peut-être en province, retirée, et déployant de nouveaux charmes sous un masque. Et, je pensais à cela sur la route, emporté par la vitesse, lorsqu'une enseigne, *L'Hôtel du Temps Perdu*, m'inspira la chanson que je vais chanter pour mes débuts à l'A.B.C.

Puissent les fées soutenir un téméraire et le public reprendre goût aux histoires merveilleuses.



« L'Hôtel du temps perdu » d'après un dessin de Jean Tranchant.

Lisez à la page 35 "Les Petites Annonces" de Paris qui Chante

La TOURNÉE DES grands DU G.S.

par André TUBIANA

... Et le hasard me tira par le bras et me flanqua dans le fond d'une petite voiture que la nuit noire me montra blanche. Puis il prit le volant et je n'entendis bientôt plus qu'un vrombissement de moteur et des crissements de freins. Je ne regardais pas au dehors, mais j'avais une impression de vitesse telle que je faisais déjà mon examen de conscience.



AIMEE MORTIMER

que l'on voit, ici, avec sa fille, fait actuellement son tour de chant au « Bœuf sur le toit ».

Mais, bien qu'il était inimaginable que je pusse sortir vivant de cette frénésie fantastique, la voiture blanche stoppa soudain et c'est le chasseur de La Silhouette qui vint ouvrir ma portière. L'ahurissement qui suit un danger conjuré dut me composer un visage assez étrange, puisque mon hasard se mit à rire, d'un rire convulsif et sonore qui faillit me vexer. Mais Jacques Constant est tellement sympathique! Car c'est Jacques qui, ce soir-là, fut mon hasard tumultueux...

A peine entrés, nous sommes happés par deux silhouettes féminines portant veston, cravate et pipe. L'ambiance est spéciale, avec de la fumée spéciale et des éclairages spéciaux. Pourtant, au bar, une blonde enfant un peu sale mais jolie me demande de lui offrir du champagne. Elle s'appelle Wanda et prépare des examens d'infirmière. Elle sort d'une

maison de correction et me déclare qu'elle préfère être entraînée que de faire le trottoir de la rue Pigalle. Wanda représente le péché vivant d'une mère indigne, et si ses accents ne sont pas sincères, je lui prédis une belle carrière de comédienne. Pendant qu'elle parlait, sur la piste, se trémoussait une Américaine, genre sloughi, en tutu, qui parlait pour chanter et marchait pour danser. Heureusement que Jane Stick arriva pour nous donner de la vraie chanson. Il y eut également une mulâtresse au corps voluptueux qui donna le vertige à Jacques Constant — ce qui nous obligea de quitter La Silhouette illico.

A Romance, où Wanda nous suivit, nous reçûmes un accueil glacial; mais l'on nous permit toutefois d'admirer par une portière soulevée le spectacle et le cadre. Une jeune et jolie fille, Colette Fleuriot, des Folies-Bergère, chantait de bonnes chansons en dansant sur pointes. Les Sisters Babys composèrent ensuite un divertissement des plus agréables. Quant au chanteur américain, Grelon Thomson, il mit tant de rythme à chaque table, que, dès que l'éclairage changea pour bleuir la piste, les couples ne perdirent pas un instant pour se fondre dans un seul mouvement.

Leardy et Verly sont deux frères, artistes de talent et directeurs habiles. Ils président avec bonheur aux destinées du Paradis et ont, pour mascotte, leur maman. Elle est la femme du chef d'orchestre. Paradis a un esprit de famille, rare de nos jours!

Outre le titre de la revue, qui lui donne un petit air de province, « Est-ce nus, distes? » est une bonne revue. Les danseuses Odette Melma, Françoise Carina, les Roc's Sisters, la chanteuse Suzanne Rozill sont parfaites et la jolie Simone Barra est une des meilleures recrues de l'établissement qui me fait penser à un Tabarin plus sobre mais aussi riche de jolies filles.

Pourtant, malgré la profusion de beautés aux seins provocants, je me sentis bien seul au Paradis!

Mais le hasard de la dernière nuit fut un double hasard: un couple, un couple fort beau, du reste! Il venait de la rue des Mathurins, elle venait de la rue du Rocher. Moi, je me trouvais à l'embranchement, avenue George-V.

— Un verre au Bœuf?

— Un verre au Bœuf!

Au Bœuf sur le toit, c'est Loulou Durand qui nous reçoit. Il a le secret de la

bonne humeur et du bon ton. Au dancing, qui a été doté d'une nouvelle décoration bleue, le Jazz Peyton et l'orchestre de tangos Verechia se suivent avec une égale maestria. César et Patricia est un numéro de danses de premier ordre. Lou Ziegler est une chanteuse suédoise qui chante dans toutes les langues, tandis que Bob Harley est un fantaisiste doublé d'un chanteur possédant une voix et une technique... Et c'est la ravissante Lucie Auberson qui présente le programme.

Après les attractions, Loulou nous conduit au Cabaret du Bœuf. Une petite salle avec deux pianos, une ambiance bien installée et un barman qui sert et règle les lumières des attractions.

Mon hasard applaudit à tout rompre Garland Wilson et Laszlo, les deux pianistes virtuoses étourdissants. La brune Billie Sparrow chante des slows américains. Virginia Zuri, Mexicaine aux yeux de braise, s'accompagne à la guitare et Louise Hamilton donne du hot avec science et instinct.

Dehors, le froid est brûlant. Mon hasard me prend dans sa voiture et me dépose chez moi. Mais il est double, mon hasard! Jean-Pierre Aumont et Blanche Montel! Ils sont charmants tous les deux! Blanche Montel me dit une bonne parole. J.-P. Aumont me serre la main avec un sourire terriblement sympathique. Mais ils me laissent seul. Et, tandis que la voiture les emporte, je sonne, la porte s'ouvre, je m'engouffre dans la nuit et je décide que la prochaine fois, mon hasard sera Mousselyne...



Les plus jolies artistes se font coiffer chez René Garraud, 21, avenue Kléber.

SCENARI

Louis & Elisabeth

UN ROI AÏME UNE IMPERATRICE

MUNICH 1860... Le duc de Bavière et ses deux filles, Elisabeth qui a 20 ans, Sophie qui en a 16, assistent, du balcon du palais royal, à la procession solennelle de la Fête-Dieu.

Tout est éclatant : le ciel, les rues parées de draps blancs, les uniformes, le jeune prince Louis de Bavière. A 17 ans, il est de haute taille, avec des cheveux noirs et bouclés, un visage pâle, un air sauvage.

Elisabeth, sa cousine porte une robe blanche. C'est une jeune fille à l'air altier, dont le corps est rompu, depuis sa plus petite enfance, aux exercices violents. Ses traits sont réguliers, sa chevelure extraordinairement abondante, ses yeux étincelants, et sa grâce, une grâce sans afféterie, bouleversante. Elle sait par cœur des stances entières de Pétrarque ou de Heine, monte des chevaux sauvages, demeure des heures à se promener seule à travers les hautes vallées qui ceignent son château natal de Possenhoffen.

Pendant tout le temps que dure la procession, les yeux de Lissy — c'est le nom familier que lui donne son père — ne quittent pas ceux de son beau cousin... Le plus balourd des courtisans lirait dans ses regards une sorte de passion farouche et pourtant, dans l'ombre majestueuse d'une salle d'apparat, un envoyé spécial de Sa Majesté Impériale, se hâte de faire part au vieux duc, partagé entre la joie respectueuse et la crainte, de la prochaine venue à Possenhoffen de l'archiduchesse Sophie, mère de l'Empereur François-Joseph.

Le prince Louis déteste les cérémonies officielles. A peine la procession terminée, il fausse compagnie à son escorte, et se fait conduire dans sa résidence préférée : le château de Berg, éloigné de quelques kilomètres à peine du domaine de Possenhoffen. Au bord du lac Starnberg, c'est un château romantique, d'où il se plaît à gagner, en

barque, l'île des Roses, sanctuaire fleuri de ses rêveries.

Mais ce jour-là une autre amie de la solitude l'y a précédé, et c'est Elisabeth, qu'il surprend en train de dire, au vent, aux fleurs, aux nuages, un poème d'amour.

Elisabeth est mélancolique; elle sait ce que signifie la visite de l'archiduchesse : une offre qu'il est impossible à un simple mortel de refuser, une offre éblouissante et tragique pour qui s'est toujours refusé à obéir aux règles de conduite de la Hoffburg.

Louis ne sait rien encore; il parle; il embrasse les mains blanches de sa blanche cousine.

« Quand je serai roi de Bavière, je viendrai te chercher pour faire de toi ma compagne et ma sœur... » puis après un temps : « Mais cela sera-t-il?... Nous faudra-t-il donc attendre tout ce temps? »

Et elle lui répond : « Je t'attends, je t'attendrai toujours quoi qu'il puisse advenir. — Quoi qu'il puisse advenir, sache que je suis à toi toute entière. »

Et lui : « Quoi qu'il puisse advenir. Car nous rois et reines ne sommes pas maîtres de nos destinées, et pourtant... Et pourtant notre rêve le plus cher est de vivre une vie pareille à celle des simples hommes. »

Un matin de printemps Louis se rend à cheval à Possenhoffen. Le palais est endormi; il entre dans la salle de musique, ouvre le piano, se met à jouer.

Réveillée par une étrange mélodie, Elisabeth accourt : « Toi seul pouvait jouer ainsi. Quelle est donc cette partition? »

— Tristan, répond-il comme sortant d'un rêve, Tristan de Richard Wagner.

— Tiens je n'avais jamais entendu prononcer son nom par qui que ce soit. »

L'archiduchesse a demandé pour son fils la main de la princesse Elisabeth; les fian-

çailles vont être solennellement célébrées à Vienne. Louis prend congé de sa cousine.

« Je te souhaite d'être heureuse, Elisabeth. » Et elle murmure à voix très basse, en étreignant sa main : « Un bonheur où tu ne serais pas, est-ce possible? », avant de se laisser entraîner par le destin vers l'homme qui va devenir son époux devant Dieu et les hommes, un être égoïste, méthodique, imbu d'étiquette, ennemi de toute grandeur, de toute liberté, François-Joseph de Habsbourg.

Une année s'est écoulée; le vieux roi de Bavière s'éteint doucement, pleuré par son peuple. Ses dernières paroles ont été pour prévenir son fils contre la Prusse et Bismarck. « Je meurs volontiers, a-t-il ajouté, car je sais que tu aimes la Bavière. »

Mais si le jeune roi aime son peuple, il lui préfère la musique inspirée de Richard Wagner, et son premier soin a été de dépêcher le conseiller Pfistermeister à la recherche de ce Dieu qu'il veut enchaîner.

Par les rues de Munich, erre un homme déjà âgé. C'est un désespéré : on vient de saisir sa maison; il n'a pas d'amis et on se moque de sa musique. Il songe au suicide. Passant devant une boutique, il contemple longuement un portrait de jeune homme qui

y est affiché et interroge un passant :

— Savez-vous qui est cet homme-là ?
— Mais c'est notre roi Louis, » s'indigne son interlocuteur, tandis que Richard Wagner pensif murmure à part soi :

« Au point de détresse où je suis arrivé, seul un roi peut me venir en aide et me sauver. »

✱

Les recherches de Pfistermeister se sont avérées infructueuses. Il n'ose rentrer à la cour en apportant une réponse décevante au roi Louis; aussi réclame-t-il de l'Impératrice, une entrevue. Elisabeth s'apprête à gagner Madère et la Grèce. L'existence de la Hoffburg, la tyrannie qu'exerce sur elle sa belle-mère lui répugnent; elle étouffe, elle se rebelle; cet univers n'est décidément point le sien. Pourtant elle reçoit le conseiller de son cousin dont les lettres sont seules à enchanter sa solitude. Elle l'interroge avidement : que fait-il? que veut-il? Lorsque Pfistermeister lui expose le but de sa visite, elle ne peut s'empêcher de s'écrier : « Je ne connais pas Richard Wagner, mais il faut à tout prix que vous le trouviez, où qu'il soit, puisque le roi a en lui un ami. »

✱

Un ami compatissant héberge Wagner à Stuttgart. Il est en train de composer le chant du concours des *Maîtres Chanteurs*. Lorsque Pfistermeister se fait annoncer « envoyé très spécial de Sa Majesté le roi Louis II de Bavière », il hausse les épaules, répond « encore un mauvais plaisant », et se refuse à le recevoir...

Ce n'est que plus tard, lorsque le bruit de la venue à Stuttgart d'un ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté le roi se sera répandu, que Wagner tiré de son amer scepticisme croira dans ce miracle : un roi beau comme un archange, un roi dont le visage l'avait fait rêver, veut l'entendre à sa cour.

D'ailleurs Louis II a joint à un magnifique rubis, ce court billet, qui le bouleverse.

« Comme brille ce rubis, brille le désir que j'ai de serrer dans mes bras le plus grand maître de la musique. »

✱

Deux génies viennent à l'encontre l'un de l'autre dans le palais des rois de Bavière. Le roi s'humilie devant le poète de la musique; le poète dédie au prince-fée les moindres notes nées de sa plume. Pour lui, il joue des heures durant; pour lui il compose; pour lui il dit l'amour d'Ysolde, le chant de la forêt, la force et la faiblesse.

Les conseillers privés, les ministres, les personnages en place, le peuple murmurent contre un souverain qui délaisse l'Etat au profit d'un histrion dont la musique est la risée des rimeurs de cabarets, la faveur, la fable des courtisans.

Richard Wagner sait la passion égoïste de Louis II; il sait que jamais celui-ci ne supportera qu'une femme vienne se dresser entre lui et sa musique. Lorsqu'il s'éprend de Cosima Von Bulow, venue en représentation à la cour, il cache son amour pour ne pas déplaire au mécène exigeant auquel il doit tout.

✱

Le soir de la première de *Tristan*, le roi ose, en présence de son peuple entier, étreindre celui dont il a fait son dieu : Richard Wagner. Il se lève de son siège lorsque tombe le rideau; il éclate en applaudissements; il force le succès.

L'archiduchesse Sophie qui s'indigne sans cesse de la conduite de sa belle-fille, vient de lui faire un affront public. Une femme qui se promène pendant des heures à travers les jardins de Schönbrunn tenant en laisse quatre levriers et disant des vers, ruine le prestige des Habsbourg!

Excédée, Elisabeth décide de quitter à tout jamais cette cour hostile qui ne veut pas d'elle et qu'elle hait. Mais l'empereur que tant de beauté émeut pour la première fois de sa vie, se jette à ses genoux. « Il l'aime, elle est sa seule raison d'être; sa mère fera des excuses. »

Toute la cour a assisté à cette scène de famille. Une grande réception doit avoir lieu le soir même à la Hoffburg; elle ne peut être décommandée, mais l'empereur dispense sa femme d'y paraître. Touchée par cette soudaine magnanimité elle l'y accompagnera pourtant. Elle sait qu'elle est une impératrice, qu'elle ne peut se dérober au destin qui lui a été imposé. Ce soir, l'empereur ne s'est-il pas humilié devant elle parce qu'elle était sa femme et qu'il l'aimait?

Pour la remercier François-Joseph lui déclare, à l'issue de la réception : « Vous ne me ressemblez pas, je ne puis vous enchaîner; je ne puis vous retenir... vous êtes libre désormais d'aller où il vous plaît, mais je vous suis profondément reconnaissant d'avoir paru à mes côtés ce soir. »

✱

Libre, Elisabeth accourt vers celui dont l'image ne l'a jamais quittée. Louis II est actuellement à la station balnéaire de Kissingen, où la tsarine de toutes les Russies est venue le rejoindre.

Elisabeth a fait le voyage en chemin de fer, comme une simple particulière. Maintenant elle se fait conduire en fiacre au palais de son cousin. Quand elle demande qu'on l'annonce « Elisabeth, impératrice d'Autriche », la sentinelle lui rit au nez. Comme elle n'a pas songé à emporter d'argent — une impératrice n'a jamais d'argent sur soi — le cocher la poursuit... Elle s'enfuit à toutes jambes, craintive et ravie, et se heurte, à la promenade, dans la calèche de Louis. Dès qu'il

l'aperçoit, il saute hors de la voiture, il l'embrasse, il la soulève dans ses bras, la fait asseoir à son côté, oubliant de la présenter à la tsarine. Il n'a d'yeux que pour elle, perdue et retrouvée, elle qu'il n'a pu contempler depuis des années.

✱

Un message de Pfistermeister a prévenu l'empereur de l'inconcevable aventure. Il se promène de long en large dans son immense bureau; il est partagé entre l'amertume et la douleur — car il aime Elisabeth; il finit par s'écrier d'un air sombre :

« Elle l'aime et ne lui a jamais appartenu. Elle m'a été fidèle et ne m'a jamais aimé. »

Après quoi il congédie ses intimes et reste de longues heures la tête plongée dans ses mains.

✱

Déjà Louis bâtit l'itinéraire d'un merveilleux voyage pour elle et lui; déjà il dresse les plans du royaume heureux — un royaume de beauté — qu'ils fonderont à l'autre bout du monde. Mais Elisabeth le rappelle à la réalité. Elle a beau être malheureuse, elle ne peut faillir à son destin; elle a deux enfants, l'archiduchesse Valerie et l'archiduc Rodolphe qui lui ressemblent. Pour eux elle doit accepter de demeurer, en nom au moins, l'impératrice.

— Nous devons nous séparer, Louis.

— Mais alors que me reste-t-il?

— L'art... et Richard Wagner. »

Cependant Cosima von Bulow n'hésite pas à quitter son mari pour suivre Richard Wagner et devenir la compagne fidèle de sa création tumultueuse.

✱

De retour à Munich, le roi Louis s'efforce d'oublier Elisabeth. A un rêve irréalisable, il en fait succéder un autre : il projette de construire dans le site magique de Bayreuth un théâtre pour les œuvres de Richard Wagner. Il veut que la première de *Siegfried* soit un triomphe, mais elle est sabotée par Pfistermeister et toute la coterie bien pensante qui trouve que le roi déçoit. On siffle Louis lorsqu'il paraît dans sa loge. On jette des



théâtre, un théâtre incomparable; il faudra que tu m'accompagnes à Bayreuth. »

Maintenant Louis vit seul, mange seul, parle seul, erre de château en château, insatisfait, toujours à la poursuite d'un rêve nouveau, mobile, insaisissable et qui se dérobe à lui.

Toute l'Europe a été convoquée à l'inauguration du théâtre de Bayreuth... Toute l'Europe est là, impatiente et se remarque seul le siège vide de Louis II que d'aucuns nomment déjà « le roi fou ». Il surgit pourtant, quelques secondes seulement avant le lever du rideau, beau comme Parsifal ou Lohengrin, et c'est pour se jeter, tremblant, dans les bras de Richard Wagner.

Ayant appris qu'Elisabeth se rend incognito à Munich, Louis II fait arrêter le train, pénètre dans son wagon, se jette à ses pieds, embrasse ses bras et ses cheveux, il pleure, il rit; il est heureux et désespéré. Il redit les mots qui ont toujours hanté son cœur



pierres dans les fenêtres de Richard Wagner. On exige l'abdication du roi ou le renvoi immédiat de Wagner...

Pour éviter la colère du roi ou son trop de passion, Richard et Cosima s'enfuient...

Le roi se retrouve seul, seul au milieu d'une cour haineuse.

Il songe à oublier, à fonder un foyer, à trouver une femme qui ressemble à celle qu'il a perdue à jamais. Il se fiance à Sophie, la sœur d'Elisabeth mais il n'a pas le courage de l'épouser et disparaît le jour même où doit être célébré son mariage.

Accourue de ses montagnes, Elisabeth éclate en reproches. Pourquoi cette sinistre comédie dont sa sœur a été la victime?... Est-ce elle qu'il vise?... qu'il s'en prenne donc à elle seule et non à Sophie sans défense devant la douleur...

Louis se jette à ses genoux; il implore son pardon. « C'est toi que j'ai recherchée en vain à travers Sophie... Toi seule. Quand je me suis aperçu que j'étais dupé, je n'ai pu supporter l'idée de vivre avec une femme étrangère... »

Monté à côté du mécanicien de la locomotive, Louis se laisse emporter vers Triebchen où s'est réfugié Wagner. Il lui pardonne sa trahison, sa lâcheté, son abandon, lorsque résonnent les premières mesures de *Parsifal*. Une nouvelle vague d'enthousiasme s'empare de lui, il rêve à nouveau à de grandioses projets; il délire : « Je peux t'élever un



et qu'il n'a pas prononcé depuis son adolescence :

— Pourquoi nous sommes-nous condamnés à ne connaître aucune joie?

— Parce que nous sommes des souverains et que notre seul désir est de vivre une simple existence d'homme. »

Richard Wagner vient de mourir au palais Vebedramin, à Venise; il est aujourd'hui glorieux.

Le roi Louis semble perdre davantage la raison chaque jour, depuis cette mort, comme si une partie de lui-même s'en était allée avec le génie de Wagner. Dans son château de Neueschwanstein, il erre, les yeux égarés, se parlant à lui-même, invoquant Wagner. Le Conseil des ministres a décidé de le faire transporter, tel un prisonnier, dans la forteresse de Berg. Elisabeth accourt.

Elle ne peut manquer à son seul amour au seuil de la folie, au seuil de la mort.

En vain agite-t-elle des fenêtres de Posenhoffen le châle blanc qui était leur signe enfantin de ralliement.

En vain... Louis trompant la surveillance de ses gardiens, a entraîné le docteur von Guden dans la mort, en se précipitant accroché à lui dans les eaux du lac Starnberg...

Son corps a été repêché quelques heures plus tard. Maintenant il repose sur son lit d'apparat, et radieusement beau, d'une pâleur extra-terrestre, reposé, tendre, tout illuminé comme si la musique de Wagner habitait le monde familial où il vient de pénétrer pour l'éternité.

Elisabeth a pris congé de lui. On peut la rencontrer, parfois, qui erre solitaire dans l'île des Roses et dit au vent des vers d'amour de Heine, les mêmes qu'elle disait lorsque, presque enfant, son cousin la surprit par un beau matin de printemps.

(Illustrations d'YVES BONNAT)

■ THÉÂTRE — DANSE — CIRQUE ■

■ MUSIQUE — CAFE-CONCERT — PANTOMIMES ■

LIBRAIRIE GYPTIS

O. LIEUTER & Cie

31, Rue Bonaparte, 31
PARIS-VI^e

TÉLÉPHONE : DANTON 97-56

LIVRES

Anciens et Modernes
surtout
ce qui concerne
les spectacles

-- Recherche d'Ouvrages rares --
Service gratuit des catalogues

■ OMBRES — CINÉMATOGRAPHE ■

MUSIC-HALL — MARIONNETTES — GUIGNOL

LIQUEUR **cédratine**

EXQUISE -- DIGESTIVE

si affiché et interrogé un passant : — Savez-vous qui est cet homme-là? — Mais c'est notre roi Louis, s'écria l'interlocuteur, tandis que Richard Wagner se fit annoncer à part soi : — Un roi peut me venir en aide et me...

recherches de Patermistier se sont... Mais c'est notre roi Louis, s'écria l'interlocuteur, tandis que Richard Wagner se fit annoncer à part soi : — Un roi peut me venir en aide et me... Richard Wagner sait la passion égoïste de...

Ce n'est que plus tard, lorsque le bruit de... Richard Wagner sait la passion égoïste de... Richard Wagner sait la passion égoïste de...

Richard Wagner sait la passion égoïste de... Richard Wagner sait la passion égoïste de... Richard Wagner sait la passion égoïste de...

L'archiduchesse Sophie qui s'indigne sans... Excédés, Elisabeth décide de quitter à tout...

Tout à la cour a assisté à cette scène de... Elisabeth a fait le voyage en chemin de fer...

Libres, Elisabeth accourt vers celui dont... Elisabeth a fait le voyage en chemin de fer...

Richard Wagner sait la passion égoïste de... Richard Wagner sait la passion égoïste de... Richard Wagner sait la passion égoïste de...



l'aperçoit il salue hors de la voiture, il l'em-... Un message de Patermistier a prévenu...

Déjà Louis hâit l'imitation d'un merveilleux... Mais Elisabeth le rappelle à l'heure...

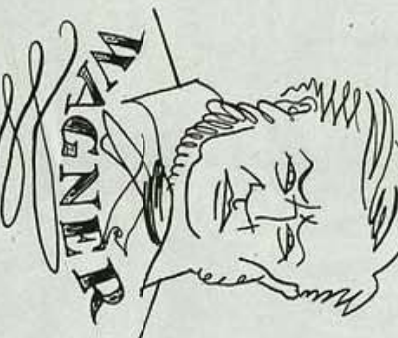
De retour à Munich, le roi Louis s'efforce... Elisabeth a fait le voyage en chemin de fer...

Richard Wagner sait la passion égoïste de... Richard Wagner sait la passion égoïste de... Richard Wagner sait la passion égoïste de...



théâtre, un théâtre incomparable; il faudra... Maintenant Louis vit seul, mange seul...

Avant appris qu'Elisabeth se rend incognito... Pour éviter la colère du roi on son trop...



Le roi se retrouve seul, seul au milieu d'une... Le sonde à oublier, à fonder un foyer, à...

Le roi Louis semble perdre devant... son char de l'incendie s'en fiant à...

En vain, Louis trompant la surveillance... Elisabeth a pris congé de lui. On pen...

Elisabeth a pris congé de lui. On pen... Elisabeth a pris congé de lui. On pen...

Richard Wagner vient de mourir au palais... Richard Wagner vient de mourir au palais...

LIQUEUR cédratine EXQUISE -- DIGESTIVE

THEATRE — DANSE — CIRQUE LIBRAIRIE GYPTIS O. LIEUTER & Cie 31, Rue Bonaparte, 31 PARIS-VI

Samson de Moy



Andante
 Cinq ans, mais
 longtemps passé

l'âme meurt de voy - sy est en - clo - se De dans

un - jo - li - jour di - net. Ou croit la ro - se et le mu - guet. C'est si j'ai la pas - se.

ro - se.

mf *se.* *ad lib.*

F. He - las! il n'est si deu - ce - cho

cod. *zelle*

se - que de ce doux - toi - si - gne let - au - chan - teur sur - du ma - ti.

net, quand il est las il se re - po - se he - las! he - las! he - las! he - las!

poco cresc.

lir - la vi - o - lette en un - vert pré - la plus bel - le qu'auc - ques je

Dolciss.

vis - Et la plus plai - sante à mon gré - Je l'ai re - gar - dée u - ne pau

loco

dolciss.

Ped.

se - Elle é - tait blan - che com - me lait - Et dou - ce comme un a - gne -

al - lar - gan - do.

let Ver - meil - let - té com - me ra - se

L'Amour de Moy, de M. Delannoy, a été enregistré sur disque "Chant du Monde", par M. Paul Derenne, orchestre sous la direction de M. Roger Desormière.

Illustrations de Lalande
Copyright by E.S.I.

LA RADIO

par René GERLY

FAUTE de place je n'ai pu, la semaine dernière, vous parler de la télévision, je vais donc le faire aujourd'hui. Du point de vue artistique, il faut d'abord rendre hommage aux efforts accomplis par Georges Delamare qui est en butte à toutes les difficultés, ne disposant pas de crédits suffisants pour réaliser tous ses désirs. Cependant les programmes sont de qualité et il est regrettable de penser qu'ils ne sont vus que par un nombre très réduit de spectateurs ou d'auditeurs. A ce sujet, je m'étonne que l'Etat ne vulgarise pas davantage l'emploi des appareils récepteurs. Il y a une ou deux mairies dans Paris qui ont un appareil récepteur placé dans une salle, mais cette salle n'est pas toujours disponible et il n'est pas rare que des amateurs se présentent pour assister aux séances et qu'on soit obligé de les renvoyer purement et simplement. Avouez qu'il y a de quoi décourager les meilleures volontés. Pourquoi n'installerait-on pas des appareils récepteurs dans les halls de certains grands théâtres parisiens qui sont disponibles dans la journée. Le public ne demanderait pas mieux, j'en suis persuadé, que de verser un droit minime, 2 ou 3 francs, qui servirait à l'amortissement du matériel.

En France, nous considérons encore la télévision comme un objet rare dont l'utilité ne se fait pas sentir; chez nos amis anglais, la télévision est beaucoup plus appréciée et davantage utilisée. Je sais que l'arrivée du président Lebrun à Londres a été télévisée et que nombreux sont ceux qui ont pu y assister tout en étant confortablement installés chez eux.

La télévision, tôt ou tard, remplacera la radio proprement dite; il faut donc, à l'heure actuelle, que nous consacrons tous nos efforts au perfectionnement de cette nouvelle industrie et à la multiplication des émissions. Bientôt le montant des taxes perçues sur les appareils récepteurs-radio atteindra 250 millions, il me semble que sur cette somme il y a de quoi réserver une part à la télévision qui ne doit pas rester le parent pauvre de la Radio.

Revenant sur les programmes actuels, il faut noter les réalisations que l'on doit à Georges Delamare: la série des « Images de France » est fort intéressante et mériterait d'être vue par tous et surtout par nos jeunes écoliers qui apprendraient ainsi facilement l'Histoire de France. Pour les sélections lyriques, Geor-



Marie Kléber, la jeune vedette de la radio et du music-hall, fantaisiste de la chanson, est méridionale. Elle a chanté dans toutes les villes de France, exhibant un entrain et une drôlerie qui conquièrent toujours le public. Elle va partir pour une vaste tournée en province et dans l'Afrique du Nord, principale interprète d'une production de Jean Dalmon, « Nuits de Paris », revue en 2 actes.

La Vedette du mois Marthe LUCCIONI

C'est une nouvelle vedette parisienne, mais on a tant parlé de ses débuts dans le « Pays du Sourire », à l'Empire, qu'il me paraît indispensable que nous lui consacrons quelques lignes ce mois-ci.

Marthe Luccioni ne se destinait pas au théâtre, jeune fille élevée dans sa famille, elle vécut des jours paisibles et c'est au cours d'une soirée d'amateurs qu'elle fut remarquée et qu'on lui conseilla de faire du théâtre. Cette idée-là avait, depuis longtemps, germé dans son cerveau, mais vous vous doutez des réactions familiales qu'elle provoqua. Persévérant dans son dessein, elle travailla en cachette et bientôt, se sentant prête, elle demanda une audition au Directeur de l'Opéra d'Alger. Elle fut agréée, et c'est ainsi qu'elle débuta dans le rôle d'Elisabeth de « Tanhauser ». Simplement! Encouragée par les acclamations de la foule qui, chaque fois, lui réservait le meilleur accueil, elle décida un jour de « monter » à Paris conquérir la gloire et la fortune!

Le premier pas est fait depuis 15 jours, Franz Lehar et Gatriens lui ont mis le pied à l'étrier, à elle maintenant de se tenir en selle.

R. G.

ges Delamare fait toujours appel aux meilleurs artistes; quant à la comédie, on peut écouter et voir fréquemment du Marivaux, du Musset, du Molière et quelques petites pièces de jeunes auteurs appréciés. Pour les décors, grâce à des peintres expérimentés, on est arrivé à des résultats surprenants. La couleur grise donne un relief extraordinaire et certaines peintures sont particulièrement réussies.

Du point de vue technique, ma compétence n'est pas grande, mais si j'en juge par ce que j'ai vu il y a deux ans et ce que je vois aujourd'hui, les progrès sont indiscutables.

La télévision est sur la bonne voie, il faut l'y laisser et ne pas la mettre sur une voie de garage!

**

Mes impressions d'écoute seront très brèves ce mois-ci. Je déplore une fois de plus l'abus de la publicité. L'autre soir, étant à l'écoute du Poste Parisien dans l'attente de « l'Heure des Amateurs », j'ai dû subir 25 minutes de bande publicitaire; j'ai voulu changer de poste et je me suis précipité sur Radio-Cité qui m'offrait exactement la même chose. Je sais bien que les postes privés doivent vivre, mais je serais beaucoup plus heureux si l'on offrait aux auditeurs des sketches ou des concerts publicitaires plutôt que ces communiqués d'une banalité lamentable.

**

A Radio-Cité nous avons eu un récital Alfred Cortot avec commentaires sur Chopin. Ce fut une émission de qualité et l'on souhaiterait que des auditions de ce genre se multiplient.

J'admire aussi l'esprit de Raymond Souplex qui quotidiennement « Sur le Banc », avec Jane Sourza, nous distrait agréablement.

Le Poste Parisien nous procure quelques bons moments. Les émissions « Succès d'hier et d'aujourd'hui » ravivent en nous quelques souvenirs. La dernière demi-heure en correctionnelle était très réussie.

Quant aux émissions de l'Île de France, passons-les sous silence, c'est préférable, ainsi je ne vexerai personne.

Equipes du jeune théâtre
par Jean BOISGERIE

Où se trouvent des "Jeunes Comédiens 27", cette troupe qui louange les idées de M. de Tilsch, avec un accordéon... Claude Vermorel, cette troupe... Claude Vermorel, cette troupe...

Walter-Berni Ferrari, et son "Ensemble", ont présenté... Walter-Berni Ferrari, et son "Ensemble", ont présenté...

André "Ensemble", Collet, ont aussi donné leur... André "Ensemble", Collet, ont aussi donné leur...

Les Théophilistes, groupe méditerranéen du Théâtre... Les Théophilistes, groupe méditerranéen du Théâtre...

A Valenciennes, Jean-Louis Barnault fait répéter... A Valenciennes, Jean-Louis Barnault fait répéter...

Le Club des Cabarets de la Jeunesse (68), rue... Le Club des Cabarets de la Jeunesse (68), rue...

Les "Compagnons du Plateau", direction André Chanu... Les "Compagnons du Plateau", direction André Chanu...

L'OEIL EN

IL Y A UN SIÈCLE... EN AVRIL, 1839

Et moi, dernier, en reliant les feuilles... Et moi, dernier, en reliant les feuilles...

Il y a un nouvel opéra d'André, aussi... Il y a un nouvel opéra d'André, aussi...

C'est le titre d'une chanson, déjà publiée... C'est le titre d'une chanson, déjà publiée...

Et le public répond bruyamment en chantant... Et le public répond bruyamment en chantant...

Et le Président demandait un bar... Et le Président demandait un bar...

On a bienheureusement, de meilleures nouvelles... On a bienheureusement, de meilleures nouvelles...

Mais il songe toujours à Paris, sa ville de prédilection... Mais il songe toujours à Paris, sa ville de prédilection...

COULLISSES

Un tour de chant inconnu... encore!

A l'occasion de plusieurs galas de bienfaisance... A l'occasion de plusieurs galas de bienfaisance...

Un critique spécialiste du music-hall disait... Un critique spécialiste du music-hall disait...

Le tour de chant de Fernandel que je viens d'entendre... Le tour de chant de Fernandel que je viens d'entendre...

Au cours d'une réunion privée, tenue chez Robert Deshayes... Au cours d'une réunion privée, tenue chez Robert Deshayes...

Victor Pajot, doyen des monteurs de manromettes... Victor Pajot, doyen des monteurs de manromettes...

Mais est-il encore temps de parler de lui?... Mais est-il encore temps de parler de lui?...

On n'est plus en mesure de donner un aperçu... On n'est plus en mesure de donner un aperçu...

L'explorateur des tiroirs
par Jean NERY

Si cela changeait...

Après Dany Amiel, qui avait bien voulu me prêter... Après Dany Amiel, qui avait bien voulu me prêter...

C'est bien simple, m'a-t-il déclaré... C'est bien simple, m'a-t-il déclaré...

— Si, une. Celle à laquelle, peut-être, je tiens le plus... — Si, une. Celle à laquelle, peut-être, je tiens le plus...

— Si, en a-t-il pas une, au moins?... — Si, en a-t-il pas une, au moins?...

— Si, une. Celle à laquelle, peut-être, je tiens le plus... — Si, une. Celle à laquelle, peut-être, je tiens le plus...

— Si, en a-t-il pas une, au moins?... — Si, en a-t-il pas une, au moins?...

— Si, une. Celle à laquelle, peut-être, je tiens le plus... — Si, une. Celle à laquelle, peut-être, je tiens le plus...

LA DEMANDE D'UN CAP BILGATOIREMENT SERVIR

CAP CORSE L.N. MATTEI

Ce mois-ci

AU THÉÂTRE

LES SOURIS DANSENT

(Théâtre de la Madeleine)

Mlle M.-L. Villiers vient de faire, à vingt-deux ans, des débuts fort prometteurs. Audacieuse et même un peu perverse, d'une grâce légère et mousseuse, sa pièce est un aimable mélange d'ingénuité et de rouerie. On y sent l'insouciance et comme la gaminerie, par moments incohérente, d'une novice que son espègle témérité conduit jusqu'au bord des précipices. Mais certaines scènes, risquées jusqu'à l'extrême (notamment celles qui ont trait aux amours chères à la Sappho de Mytilène, et aux immortelles Chansons de Bilitis) sont si joliment écrites qu'elles font songer, par instants, aux contes licencieux du XVIII^e siècle, comme savaient les nuancer La Morlière ou Crébillon fils. C'est dire que cette comédie de demi-teintes, toute semée d'anecdotes piquantes et de traits aigus, un peu incertaine et décousue dans son action principale, un peu déconcertante par l'imprévu de ses épisodes, est avant tout savoureuse, relevée de l'assaisonnement le plus épicé et le plus irritant. C'est bien un « article de Paris », moderne et clinquant, une satire à fleur de peau, avec un chatouillement qui va parfois jusqu'à l'écorchure vive, et que je crois assurée contre la pire destinée : l'indifférence...

**

Betty, une jeune mariée fantasque et sensuelle, incapable de se refuser un caprice, rencontre chez sa meilleure amie, Myriam, un jeune homme de dix-neuf ans, Olivier, qui n'a point encore jeté sa gourme. Mais Betty va se charger de lui donner une leçon d'amour de grand style. Précisément, l'infortuné mari de Betty va s'absenter deux jours. Alors, les souris dansent ! Betty apaise sa gourmandise, et Olivier s'initie aux jeux de l'alcôve. Tout irait bien, sans Myriam. Car Myriam aime Betty, comme la belle Bilitis aimait les petites filles très douces de l'île de Lesbos, qui fut le centre du monde, si l'on en croit Pierre Louys. Et, comme Bilitis, Myriam est d'une excessive jalousie, n'admettant aucun électionisme. La vue du jeune amant de Betty, en pyjama, la torture, et on sait les merveilles d'ingéniosité dans le soupçon que connaissent les âmes habiles à se torturer. Et Betty avoue qu'elle « est comme ça ». Alors, Myriam dénoncera tout au mari. Celui-ci, à son retour, apprend et pardonne. Il reprend sa femme... Mais pour combien de temps ? Jusqu'à la prochaine passade, ou peut-être jusqu'à une dépravation tolérée, pauvrement absoute.

**

Jeanine Crispin est une très grande comédienne. Elle a montré, dans un rôle environné d'écueils, ses dons naturels faits d'intelligence, de finesse et de féminité. Ce type de femme curieuse, à la merci d'une invite,



Renée Devillers, François Perier, Janine Crispin et au fond, de dos, Robert Vidalin, tels que les a vus J.-D. Van Caulaert dans « Les souris dansent » au Théâtre de la Madeleine.

impulsive, sans frein, elle l'a rendu de façon saisissante, en y ajoutant sa « zone d'ombre », cette marge d'inconnu que tous les êtres portent en eux à leur insu. Grand et légitime succès.

Renée Devillers a mis, avec sa subtilité de geste, avec son curieux pli de sourire et son clin d'œil furtif, quelques minutes d'enchantement dans une scène que sa retenue délicate et son émotion contenue ont sauvée.

M. François Périer est incomparable dans les types de jeune hommes modernes amoureux. Il gardera longtemps les rôles de très jeunes gens, et sa « nature » incitera sans doute des auteurs à écrire pour lui des rôles de collégien quand il aura trente ans. D'ici là, il sera devenu célèbre !

M. Vidalin a joué le rôle effacé du mari. On ne saurait, certes, le comparer aux « personnalités » que nous venons de citer. Mais il joue honnêtement, et c'est un artiste loyal et sûr, à qui on peut faire confiance.

**

Telle fut cette soirée amusante, émoustillante, d'un esprit original et capiteux, et qui a révélé à Paris une jeune fille de vingt-deux ans, Mlle Villiers, dont les dons de « dialoguiste », comme on dit à présent, sont éclatants. Les producteurs de cinéma pourraient certes lui demander des dialogues. Mais il ignorent la littérature, prennent le Pirée pour un homme et la Sierra Nevada pour une danseuse espagnole... Tant mieux, au fond, car elle continuera à travailler pour le théâtre, qui est un art, et elle y réussira. Ce qui prouve qu'il y a une âme de bonté, même dans les choses mauvaises.

André TABET.

RIEN QU'UN HOMME

(Théâtre Antoine)

LA fortune de *Coriolan* a tenté M. Paul Lévy. Shakespeare est pourtant un modèle redoutable. L'auteur de *Rien qu'un Homme* n'a pas eu peur. Et il nous a campé un Cincinnatus, las de la vie publique, tour à tour déserteur de son devoir et résolu à de nouvelles batailles. Il y a aussi le Cincinnatus qui reste fidèle à la mémoire de sa femme défunte et qui n'ose répondre à un autre amour qui le séduit. Deux thèmes qui n'arrivent pas à se lier dans *Rien qu'un Homme*. C'est la grande faiblesse de la pièce. Par là elle manque de consistance et n'arrive jamais à se trouver en équilibre. Elle contient cependant des scènes qui ont de la grandeur et un sentiment dramatique. Roger Gaillard est Cincinnatus. Il devait d'abord, m'a-t-on dit, jouer le rôle du fils. Je l'aurais mieux aimé dans ce personnage qu'il eût incarné avec un style magnifique et brillant. Roger Gaillard, qu'il en prenne son parti, est d'une jeunesse incurable. L'heureuse maladie ! C'est à Anthony Carrière qu'est échu le soin de ce rôle. Voilà un tragédien authentique. Je ne serais pas étonné qu'il eût un très bel avenir dans les plis de sa tunique. Roger Maxime est toujours un bel et vigoureux artiste. Michèle Verly est une Fulvia d'une suavité et d'une grâce délicieuses. La mise en scène, de René Rocher, a une intense couleur. Le décor n'est pas sans reproche : il a un dessin d'une netteté agressive !

Max FRANTEL.

TROPICA

(Théâtre Charles de Rochefort)

MME MADELEINE MASSON et Mlle Joan Lindberg sont deux jeunes Africaines du Sud. Deux « belles personnes » eut dit Cyrano de Bergerac ! Belles et douées de talent. Le premier tableau de *Tropica* est d'une fraîcheur et d'une légèreté de touche qui enchantent. Ce qui suit n'est pas à l'abri de la critique. Le deuxième acte est assez vide, et le troisième a une psychologie riche à craquer. Mais toujours le dialogue a de la vivacité et de la saveur. On souhaiterait à beaucoup de pièces des défauts truffés de telles qualités. *Tropica* évoque *Le Simoun*, de Lenormand. Guy Trehern et sa fille Chris sont, à leur insu, épris l'un de l'autre. Chris ne peut souffrir l'amour de Lisa Wade pour son père. Et Guy Trehern, l'amour d'Alain pour sa fille. Une double jalousie révélatrice. La solitude tropicale est mauvaise conseillère ! Fernand Fabre est parfait. Blanche Montel n'a pas de points à lui rendre. Quant à Madeleine Robinson, sa fougueuse et splendide jeunesse est éclatante. C'est une grande artiste qui se lève toute blonde comme une étoile.

Max FRANTEL.

Lisez

“ PARIS QUI CHANTE ”

Faites-le lire à vos amis.



La nouvelle mise en scène du « René » d'Alfred Bruneau à l'Opéra-Comique

Meg Lemonnier et Jean Pierre Aumont dans « L'Amant de Paille » qui continue sa brillante carrière au Théâtre Michodière

CLAIRE OBSCURE

(Le Rideau Gris. Théâtre de l'Œuvre)

Le Rideau gris nous vient de Marseille. Il nous apporte une pièce qui s'intitule *Claire Obscure*. Quelle modestie pour le pays du soleil ! Est-ce là qu'est née cette grisaille psychologique ? Il faut bien le croire. Ne voit-on la pénombre d'un œil aussi aigu que de l'observatoire de la lumière ? Sans doute ! C'est une curieuse âme que celle de Claire. M. Louis Ducreux l'a analysée avec un art minutieux et d'une étonnante délicatesse. Le premier acte est une manière de chef-d'œuvre. Le deuxième a moins de matière et moins de solidité. Le troisième regagne ce que le précédent a perdu. Coïncidence ! Les situations des quatre principaux personnages sont parallèles à celles de *Tropica*. Les deux protagonistes diffèrent par leur parenté. Dans *Claire-Obscure*, la passion inavouée unit et déchire à la fois le frère et la sœur. L'inceste rôde gouailleur et tragique. Claire, c'est Mlle Madeleine Chaminat. Il y a peu de comédiennes à Paris qui la valent. La finesse et les finesses de sa diction sont un régal. Et, à notre étonnement, se révèle à la fin une force inattendue dans un tempérament jusque là tout en demi-teintes. Ses partenaires sont loin de l'égaliser. Je citerai parmi eux : J. Harlès, Raymond Faure et Louis Ducreux.

MAX FRANTZ.



LE FILM D'ARIANE

EN FRANCE :

Désastres, reprises, extérieurs et projets funambulesques.

A L'EST :

Pauvre cinéma tchèque! Vienne élève la voix (sotto-voce).

A L'OUEST :

Le Cinéma militaire. Quelques titres sonores; quelques démolés; sonores aussi; quelques réalisations silencieuses.

AU NORD :

Musique « in the air ».

AU SUD :

Mexico, succursale du Cinéma français.

EN FRANCE :

9 minutes suffisent à anéantir 6 films, 6 mois de travail, 240.000 mètres de pellicule et 14.000.000 de francs. Des 6 films anéantis (négatif et copie standard), 5 étaient assurés : *Cinq Jours d'Angoisse* d'Edmond-T. Gréville, *Campement 13* de Jacques Constant, *Le Danube Bleu* de Rode et *Le Plancher des Vaches* de Pierre Ducis et Noël-Noël; un ne l'était pas : *Terre d'Angoisse* de Robert Bibal et Jayet.

240.000 mètres de pellicule ont été détruits; or, une loi prévoit que dans tout laboratoire où de la pellicule est entreposée, il n'en peut être manipulé à la fois, hors des blockhaus de sécurité, plus de 600 mètres!...

CÔTÉ PROJETS :

Avalanche de titres à succès et de reprises

On annonce un *Nana*, sans doute suscité par le succès de *La Bête humaine*...

Un *Robert Macaire* aux interprètes encore imprécis.

Une *Charette fantôme*, dont Louis Jouvet serait le charretier.

Un *Kean*, avec Jean-Louis Barrault dans le rôle qui fit la gloire de Mosjouskine.

Une *Bécassine*, dont Paulette Goddard serait l'héroïne.

Une *Manon* — 326^e du nom, précise-t-on.

Une vie du Capitaine de Bournazel, intitulée *L'Homme rouge* et due à la plume du grand journaliste qu'est Paul Bringuier...

Le bruit court, et n'est point démenti, que le film tourné par Marlène, en France, serait *La Carrière de Doris Hardt*, un roman de Vicki Baum, adapté par Joseph Kessel.

CÔTÉ RÉALITÉS :

Jacques Feyder poursuit la *Loi du Nord* bien au delà du cercle polaire, avec pour coéquipiers : Michèle Morgan, Pierre Richard-Willm, Vanel, Jacques Terrane et les chiens de Paul-Emile Victor.

Renoir termine, en Sologne, les extérieurs de *La Règle du Jeu*, et Bachelet réussit d'admirables photos avec des objectifs qu'on abandonne d'ordinaire aux opérateurs d'actualités: les objectifs français Kinoptic.

Marc Didier campe aux alentours de Briançon avec la troupe de *Sidi Brahim*, à savoir : René Dary, Paul Cambo, Aimos, Camille Bert, Ledoux, Philippe Janvier...

Jean Grémillon termine les préparatifs de *Remorques pour...* Aux premiers jours d'avril on tournera, en extérieurs, au large d'Ouessant; en mai on construira, à Paris, de toutes pièces et en studio, un remorqueur identique à ceux de Brest et de Cherbourg, nerveux, petit, plein de machines. Grémillon est assisté dans sa tâche d'un ancien capitaine au long cours, le Commandant Brian. Jean Gabin est sa vedette.

On ne sait encore s'il est vrai qu'une horde de vedettes américaines — nuage de sauterelles — (en avons-nous tellement besoin?) s'abattent sur la France... Outre Marlène, Luise Rainer, Stan Laurel, ne parle-t-on pas de Mac Laglen et de George Bancroft?...

A L'EST :

Quel sera le destin du Cinéma tchèque qui, libre, donna : *Erotikon*, *Extase* et *Virginité*?...



Grasse et facile à point, cette demoiselle de « Saloon », Ann Sheridan, attend quelque gentleman... du Texas.

A L'OUEST :

Le ministère de la guerre américain a décidé de faire du cinéma l'instrument d'enseignement et de perfectionnement militaire numéro 1... Des films spéciaux, tournés par des réalisateurs spéciaux, et développés à Washington, apprendront aux jeunes recrues le maniement des armes et la tactique.

Le procès qui oppose, depuis deux ans, Chaplin et La Tobis, la seconde accusant le premier d'avoir plagié *A nous la Liberté*, va être plaidé incessamment.

A Hollywood aussi, la saison est aux « reprises » :

Après George Arliss, Claude Rains sera *Disraeli*.

Après John Barrymore et Douglas Fairbanks senior, Errol Flynn sera *Don Juan*.

Après Lon Chaney, Bela Lugosi sera Quasimodo dans *Notre-Dame de Paris*.

Après Douglas Fairbanks senior, Louis Hayward sera *L'Homme au Masque de fer*.

Cependant, George Cukor abandonne la direction de *Gone with the wind*... La vedette que David O. Selznick mit deux années à découvrir, Vivien Leigh, lui semble inapte à tenir son rôle de bout en bout!

Frank Capra poursuit, sans bruit, *Mr Smith goes to Washington*, avec Gary Cooper et Jean Arthur. Auteur, titre et interprétation nous laissent espérer, assez fort, un nouveau *Mr Deeds*...

Un producteur audacieux projette un film sur la syphilis. Intitulé *Spirochete*, il s'inspirerait d'une pièce à succès et à scandale de Arnold Sundgaard.

Walt Disney invente un nouveau personnage — *Goofy* —, qui ressemble à Maurice Chevalier.

Dégouté de la danse et de l'écran, Fred Astaire rompt son contrat et décide de... faire le tour du monde à petites étapes.

AU NORD :

Vrai triomphateur de l'année, Gabriel Pascal réussit à obtenir la collaboration de Léopold Stokowski pour un de ses prochains films inspiré de la vie d'Amelia Earhardt.

Gabriel Pascal entreprendrait, toutefois, en premier lieu, une autre pièce de Shaw (il faut battre le fer tandis qu'il est!...), *Doctor's Dilemma*, avec Ronald Colman dans le principal rôle.

AU SUD :

Les films français sont, à Mexico, les plus appréciés de tous les films étrangers. Ils sont ordinairement projetés en version originale, avec sous-titres.

Ce mois-ci

PYGMALION

George-Bernard Shaw a sans doute un des esprits satiriques les mieux faits de l'univers; il traite avec une ampleur inaccoutumée les ridicules; il envisage les professions sous leur angle le plus inattendu; ses dialogues sont très poussés, mais étonnamment exacts; il ne s'avance à critiquer que s'il peut aussitôt formuler la contre-critique de ce qu'il vient d'affirmer. Il n'a aucune opinion sur l'univers sinon qu'il prête à toutes les controverses, à toutes les satires, de quelque bout qu'on l'envisage. Son seul défaut est d'être aussi dépourvu de cœur qu'un mur. Ses pièces brûlent comme du bois sec; la flamme est vive, la chaleur inexistante...

Pygmalion illustre à merveille le personnage réel de G.-B. Shaw. Un professeur de phonétique, décidé à faire d'une crieuse de violettes du Covent Garden, une duchesse, lui permet de se livrer à la critique la plus venimeuse de tous les snobismes d'apparence. Dans *Sainte Jeanne*, il n'avait épargné personne en matière religieuse. Dans *Pygmalion*, il réussit à n'épargner personne en matière sociale de Buckingham Palace à Whitechapel. « Le langage livre votre identité aussi formellement que vos empreintes digitales »... proclame-t-il sur un ton de farce. G.-B. Shaw doit-il, par contre, faire intervenir l'amour, il ne sait comment se tirer de ce mauvais pas, ou plutôt il s'en tire à merveille avec une boutade, un croc-en-jambes, une pirouette méchante. Ses héros restent froids, frottés au souffre comme des allumettes, ils ne s'animent qu'en surface, d'une lueur brève. G.-B. Shaw se moque trop de la vie pour ne pas considérer l'amour comme une autre matière à satire... Et Leslie Howard, épris de celle qu'il a modelée à son image, semble contraint comme un âne rétif auquel on tendrait un bouquet de marjolaine...

Les trois premiers quarts du film sont extraordinaires, le dernier fait longueur, à peine d'ailleurs, car Wendy Hiller emplit son personnage de la sensualité et de la sensibilité dont il manquait, tandis que Leslie Howard demeure, de la première seconde à la dernière, un personnage de Shaw, exquis et exécrable. Tous deux sont, à vrai dire, d'étonnants acteurs et les plus britanniques qui se puissent imaginer.

A.

TOUTE LA VILLE DANSE

Toute la ville danse, mais sans gaieté. Tout le monde s'agite, mais sans entrain... sans jeunesse.

Les cafés illustres de Vienne (voir les films de Stroheim...) sont, ici, aussi peu Viennois que la cour d'Autriche est impériale. Aucune richesse, aucun faste, en dépit de l'argent dépensé.

Se débattant au cours d'un scénario dont les effets sont aussi usés que la technique de Julien Duvivier, Fernand Gravey est gentiment mièvre

AU CINÉMA

par ARIANE et Georges FRANJU

et la cantatrice est une comédienne dont il faut se méfier.

Seule Luise Rainer, jolie et touchante, sort de ce fatras musical et surmonte même le coup dur de l'abominable dernière séquence où chacun est subitement vieilli de quarante ans.

G. F.

DERRIÈRE LA FAÇADE

Le point de départ est original; l'avant-garde théâtrale s'en sert depuis une dizaine d'années, mais le cinéma ne l'avait utilisé qu'une fois, quand King Vidor adapta à l'écran la pièce d'Elmerice, *Street Scene*... Yves Mirande, qui a de l'à-propos, de l'humour, juste ce qu'il faut de promptitude et de causticité, prend un immeuble, y situe un crime et improvise, à merveille, une série de sketches avec les différents locataires pauvres ou riches de la maison... le coupable est à coup sûr parmi eux... Le procédé avait réussi à merveille dans *Café de Paris*. Il réussit également bien ici... L'enquête met au jour de fort étonnants mystères...

Tout cela est mené tambour battant par Georges Lacombe, avec une interprétation étonnante dont nous ne retiendrons cependant que André Lefaur, parce que son sketch du kleptomane vaut celui de Laughton dans *Si j'avais un million*.

A.

GUNGA-DIN

Le début de ce film à la gloire de la colonisation anglaise est humoristique. On y tue les « Etranglours », tribu religieuse et sauvage, avec beaucoup de gaieté.

Gary Grant est excellent, notamment dans la scène du Punch. Victor Mac Laglen est un sergent inintéressant; quant à Douglas Fairbanks Jr, qui préfère la guerre à l'amour, il nous évite le fâcheux spectacle de voir donner, comme on dit, de la confiture à un rempli.

Au cours de la deuxième époque du film, séquence tragique, puisqu'elle met en danger la vie de nos frères au visage pâle, Gunga-Din passe au premier plan.

Gunga-Din: porteur d'eau, noir repent et soldat méconnu qui, au cours du dernier com-

bat, véritable mort vivant, saisira l'occasion de prendre un clairon avec lequel il sonnera la charge pour éviter aux troupes britanniques de tomber dans un piège infâme, ignoblement tendu...

Et tandis que le clairon sonne toujours... nos braves s'offrent la victoire sur l'écran agrandi pour la circonstance.

Gunga-Din succombera à la suite de ses blessures, mais bénéficiera d'une inscription sur la liste des glorieux morts.

Extrait d'un ouvrage déplaisant de R. Kipling, cette grande production inutile ne vaut que par Gary Grant et la photographie de l'opérateur Joseph H. August.

G. F.

LE DÉSERTEUR

LE DÉSERTEUR vous stupéfiera... c'est le film le plus bas, le plus prétentieux, le plus vulgaire, le plus ridicule qui se puisse imaginer.

Léonide Moguy, qui n'a certes aucun génie, mais un flair indiscutable en matière de « sujets à effets » avait pourtant visé juste: les événements actuels permettent plus que jamais de spéculer sur la dernière guerre, le poilu, la faiblesse humaine, les pays envahis, l'héroïsme de tous les jours... Hélas, le talent de Léonide Moguy est si pauvre, son cœur si étroit, sa sensibilité si mal dirigée, que tant d'atouts ne peuvent le sauver; la farce est trop grossière, les caractères trop mal bâtis, les situations trop invraisemblables, les cas de conscience trop risibles...

Un soldat en fausse permission dans son village, s'est vu contraint de tuer le misérable qui torturait sa belle. Il demeure de longs moments perplexe, à contempler son cadavre... partira! partira pas!... ratera! ratera pas son train!... « j'ai tué un homme »... « Je l'ai tué »... « L'ai-je tué? »... Puis tout soudain, comme il hésite encore, un obus vient pulvériser la cabane où git sa victime. Le visage du héros s'éclaire; il regarde sa montre. « Mon train n'est peut-être pas encore parti!... »

Rideau...

A.

Nous avons reçu un grand nombre de scénarii. Ces envois ont été dépouillés avec beaucoup de soins. Le service des scénarii de « Paris-qui-Chante » en a retenu un, remarquable. Il s'agit de : *Les Métamorphoses d'Ovide*, de M. Lucien Filleul, 57, rue Bonaparte, à Paris. Nous le publierons dans le numéro du 1^{er} mai. « Paris-qui-Chante » adresse ses félicitations à l'auteur de *Mirages* et *Zitta*, de M. A. Cotton, 28, boulevard Poissonnières.

Les autres ouvrages sont en lecture.

Rappelons que les scénarii doivent être adressés à Mme Simone Dubreuilh, 15, rue Manin, Paris-19^e.

Brésilien de naissance
Français de génie
Anglais de métier

ALBERTO CAVALCANTI

est l'un des trois étrangers
hauts-fonctionnaires de sa Majesté Britannique —



... a quatre amis :

JEAN RENOIR, le réalisateur, vu par lui...

MAURICE JAUBERT, le musicien

PHILIPPE HERAT, l'écrivain

O'FLAHERTY, l'aventurier.

Catherine Hessling vue par Cavalcanti dans "Le Petit Chaperon rouge", avec Renoir.
et dans "En Rade", avec Georges Charlia

NE à Rio-de-Janeiro en 1897, fils de diplomate, Alberto Cavalcanti vient étudier l'architecture en Europe, il collabore avec Agache, qui fait de Rio une ville géométrique émouvant, puis avec Sue et Mare.

Son premier ouvrage cinématographique : les décors de *Résurrection* et de *Feu Mathias Pascal*, de Pirandello — deux films

de Marcel Lherbier, alors tenant de l'avant-garde.

Le maître dont il se reconnaît : Louis Delluc.

Son premier film : *Le Train sans yeux*, d'après une nouvelle de Louis Delluc.

Ses quatre chefs-d'œuvre : *La Petite Lillie*, *Rien que les Heures*, *En Rade*, *Le Petit Chaperon rouge*.

Le premier, il découvre en Jean Renoir, qui vient pourtant de tourner un mauvais film, *Le Tournoi dans la Cité*, le premier metteur en scène français. Lui et Catherine Hessling jouent le loup et l'agneau, l'enfant et le monstre du *Petit Chaperon rouge*.

Quelques films ratés ; le découragement ; le dégoût de la chose d'argent ; la certitude obstinée, secrète, de son talent ; deux ou trois ou quatre années de marécage et... la fuite... La France ne veut plus d'avant-garde. De génie français, Alberto Cavalcanti se rend en

Angleterre où le G. O. P. Film Unit — les P.T.T. britanniques — commanditent des films publicitaires.

Quels films publicitaires!...

Pas de contingences monétaires ; la poste rapporte, chaque année, des milliers de livres sterling à Leurs Majestés. *Tous les droits sont l'apanage de l'artiste* ; l'audace jusqu'à la témérité ; la confiance absolue de ceux qui lui ont offert une tâche ; l'enthousiasme d'une poignée de jeunes hommes venus de tous les points du monde pour apprendre, sans humiliation, la beauté cinématographique.

Deux nouveaux chefs-d'œuvre : *Night Mail* et *North Sea* ; d'innombrables exercices de virtuoses — exercices du cœur, des yeux et de l'esprit — *Man Power*, *Trade Tahoo*, *Line to Ischia Hut*, qu'il réalise en collaboration joyeuse et patiente avec ses élèves...

Un rêve de Cavalcanti pas encore réalisé : tourner, en France, le *Grand Meaulnes*, d'Alain Fournier.

Simone DUBREUILH.

CAVALCANTI n'est pas seulement l'homme qui, aux derniers temps du cinéma muet, avait su dégager son style et sa personnalité dans des œuvres qui marquèrent fortement leur époque.

Aujourd'hui il compte parmi les rares personnalités refusant de se soumettre aux contingences économiques qui pèsent si lourdement sur le cinéma et qui ont pour effet, en exigeant le succès à tout prix, de brider combien d'élan et combien de talents

Dans le secteur un peu retiré de l'activité cinématographique où les circonstances l'ont maintenant placé, Cavalcanti nous donne, par ses travaux, quelques raisons de croire encore à la possibilité d'une activité intellectuelle désintéressée au sein de la cinématographie de ce temps.

Maurice JAUBERT.

IL fut un temps où Cavalcanti et quelques autres donnaient l'exemple du respect de notre métier.

Il n'a jamais joué le rôle d'un quelconque adaptateur. Si on l'avait suivi, nous ne verrions pas tant de jeunes réalisateurs accepter avec le sourire leur rôle de domestiques d'auteurs à succès.

Le reverrons-nous en France? Je le souhaite de tout mon cœur.

Jean RENOIR.

Reportage de SIMONE DUBREUILH

-- Montage de MAURICE FONDS --

JE ne puis passer devant un certain café de Montparnasse sans me rappeler Cavalcanti. Ce fut toujours là, par une espèce de superstition, qu'il me parla de ses projets; là que son scénario d'*En Rade* se forma. A cette terrasse comme dans le bureau d'un producteur ou sur le « plateau », il écoutait, souriait, entraînait dans toutes les vues; et finalement son film portait sa seule marque. Cavalcanti résistait.

Il résista encore, lorsqu'on vit les réalisateurs, sous prétexte que l'industrie se modifiait, glisser au bas commerce, s'inféoder, faire bon marché de leur personnalité. Le cinéma français perdit, pour un temps, celui qui voyait le cinéma se perdre en France. Cavalcanti préféra aller chez le voisin qui lui permettait de demeurer soi-même.

Cependant, pour un Jean Renoir qui ne cessait de grandir et un Feyder qui se maintenait, que de poupées perdaient leur son! Où est-elle, à présent, l'ex-avant-garde? L'un s'épuise en redites; l'autre, quittant la gauche pour la droite et la droite pour la gauche, vend n'importe où un nom jadis honoré; celui-ci se plie aux besognes subalternes et celui-là aux officielles: tous courent après les croix de consolation. Le mot d'indépendance fait doucement sourire les anciens indépendants.

Devant ce qui reste de leurs films ou de leurs carrières, on demeure confondu. Nulle part on ne retrouve plus les traces de tant de recherches byzantines. Au contraire, *Rien que les Heures* fut imité quatre ou cinq fois; *En Rade* le fut six ou huit, et l'est encore. On peut les projeter, on les projette. Cavalcanti résiste.

Philippe HERIAT.

"Night Mail", à la frontière d'Ecosse



"En Rade"

Cavalcanti déjà passionné pour le thème du voyage...



"Trade Tahoo"

"Le Petit Chaperon rouge"

Cavalcanti déjà obsédé par le surréalisme des formes...



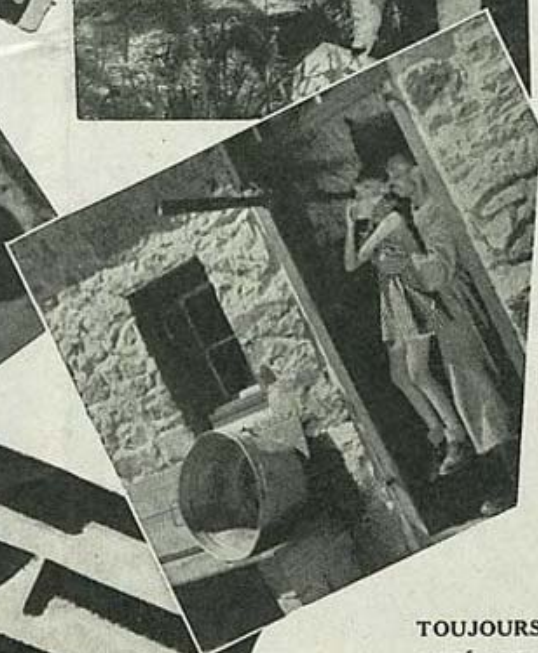
A gauche :

"Man Power"

A droite :

"Line to Ischieva Hut"

Cavalcanti déjà sensible à la misère des hommes et à leurs rêves.



TOUJOURS FIDÈLE A CE QU'IL A AIMÉ, LE RENOUELANT PAR DE NOUVELLES RICHESSES, L'ŒUVRE D'ALBERTO CAVALCANTI, FAITE D'IMAGES, DE VISAGES, EST TOUT IMPRÉGNÉE DE L'OBSERVATION LA PLUS DIRECTE ET DE LA SENSIBILITÉ LA PLUS ATTENTIVE.

LA RÉGLE DU JEU...

Jean Renoir vient de tourner en Sologne son nouveau film...

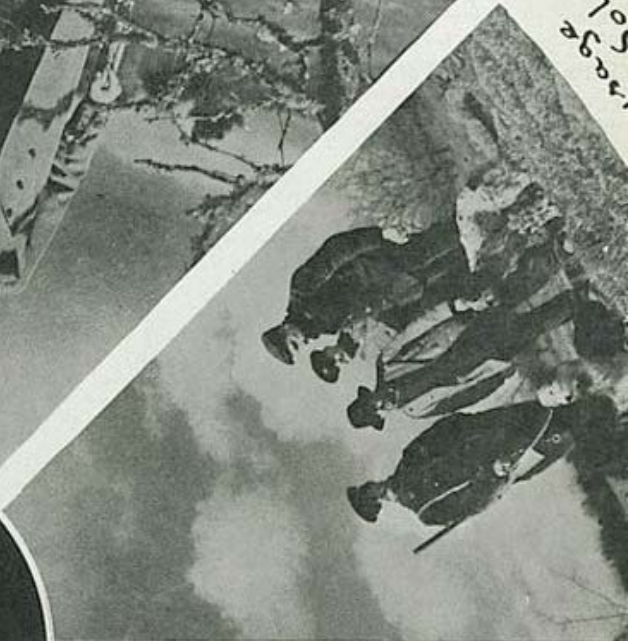
... qui a inspiré à notre collaboratrice Simone Dubreuilh l'amusant reportage que voici.

Un garde-chasse -

Un homme du monde -

Sologne -

un braconnier -



le meneur de Jeu -



chasseur -

une femme -



une autre femme -

les chiens -

EST DE CONTREDIRE... DE L'AMOUR SANS CESSER LES RÈGLES DU JEU.

Le Médecin des Vedettes

“ L'OBÉSITÉ ” (suite)

L'exercice

Concurremment au régime, qui ne saurait être maintenu très longtemps dans toute sa sévérité, une gymnastique appropriée peut aider puissamment à la résorption des graisses. Cette gymnastique ne doit être ni très précoce, ni très compliquée. Elle doit suivre plutôt qu'accompagner la cure diététique et consister principalement en exercices respiratoires et d'assouplissement de certaines régions du corps particulièrement empâtées, telles que le cou, les hanches, l'abdomen. Avant tout elle doit être pratiquée avec modération, sans jamais aller jusqu'à la fatigue, et si possible en plein air. Dans certains cas les mouvements de gymnastique peuvent être utilement remplacés par le massage, sans que jamais les séances puissent dépasser une demi-heure. Il faut savoir que le massage amaigrissant doit être sec et rapide

et nécessite une technique opératoire précise. Il doit être exercé par effleurage sur les régions épidermiques, par pressions glissées sur le système circulatoire, par vibrations sur le système nerveux, par pétrissage sur les masses musculaires. Son but essentiel est de permettre à l'organisme de « brûler » rapidement les graisses supplémentaires en accélérant les échanges nutritifs par action sur le système hémovégétatif et de corriger les empâtements de la ligne par action tonifiante sur les muscles et dissolvante sur les tissus adipeux. Exercices de gymnastique et massages ne doivent pas être pratiqués sans avis médical. Une tension artérielle élevée, des lésions vasculaires aiguës en contre-indiquent formellement l'emploi. Parfois un repos prolongé est préférable à tout exercice et d'importantes réductions de poids peuvent être obtenues chez les grands surmenés par un simple repos au lit joint à une diététique appropriée.

(A suivre.)

ROTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE

6, RUE DE LA PÉPINIÈRE, 6

PREMIER PRIX AU CONCOURS
DES
10 MEILLEURS RESTAURANTS DE PARIS
CONSEILLER CULINAIRE
PROSPER MONTAGNE

A SON CABARET
“ LE SOLEIL DANS LA CAVE ”
VENTE ET DEGUSTATION
DE GRANDS VINS DE BOURGOGNE

PROPRIÉTAIRE
DU
CHATEAU CORTON ANDRÉ
EN BOURGOGNE
ET DE LA MAISON DE CHAMPAGNE
“ VICTOR CLICQUOT ”
FONDÉE A REIMS EN 1892

Le Théâtre de la Mode

LA scène est un excellent terrain d'essai pour les silhouettes nouvelles, et il est bien certain que des créations originales comme celles que portent Renée Devillers et Jeanine Crispin, dans *Les Souris dansent*, au théâtre de la Madeleine, alimentent les conversations entre coquettes.

Remarque particulière : Mlle Devillers est uniquement habillée de noir et blanc. Blanche est sa robe d'hôtesse aux plis harmonieusement drapés en deux groupes et qu'éclaire un joli travail de broderie, noire sa robe de ville, courte et large aérée par les amples manches d'une guimpe d'organza blanc.

Très courte et plissée est sa robe du matin, qui fut une des plus remarquées. Au repos, les plis sont noirs, mais le fond blanc apparaît à chaque geste, et c'est charmant de fraîcheur juvénile et de grâce parisienne. Les raies noires et blanches, en long à la jupe, sont en travers au corsage. Notons un effet de taille rehaussé, très heureux.

Net et pimpant, tel est son tailleur à carreaux noirs et blancs qu'un accessoire pourpre complète joliment — coupe ravissante et sobre, détails délicats. Bref, un ensemble de costumes chics qui feront rêver bien des spectatrices.

Mlle Crispin a choisi pour sa robe du premier tableau un ensemble noir et blanc, avec cape, dont le ton est peut-être un peu forcé. Manches larges, jupe en forme, le tout composé de panneaux opposés noirs et blancs (décidément, c'est la couleur à grand succès de la soirée) en taffetas de belle tenue.

Son déshabillé blanc, aux broderies d'argent est d'une adorable silhouette. Des sandales rouges donnent une note vive. Sa robe noire, robe de ville, est ourlée d'un juçon d'organdi blanc, encore un caprice nouveau de la mode actuelle.

Sur une robe d'épaisse soie bleue, une ceinture rose assez large et pour une robe de chambre d'aspect monacal gris clair, une cordelière rouge vient hardiment trancher.

Toutes ces toilettes furent commentées, admirées et méritaient l'attention du public, ce seront vraiment les robes dont on dira : « Avez-vous vu les toilettes de la nouvelle pièce de la Madeleine? »



C'est une création de Nina Ricci que Danielle Darrieux vient de choisir. Robe du soir en satin blanc orné de broderies d'une ligne particulièrement seyante.

BEAUX-ARTS

Le Cinquième Salon

« DE LA PISTE A L'ÉCRAN »

Au bout de cinq ans d'existence, le Salon « De la Piste à l'Écran » ressemble à ces enfants bâtards, fruits d'une passion passagère, de qui s'éloigne la première tendresse des uns, tandis que d'autres commencent à leur témoigner leur confiance et leur apportent l'appui de leur compétence. Qu'on m'excuse de ce préambule un peu cruel... Mais j'estime nécessaire de souligner que le Salon « De la Piste à l'Écran », aujourd'hui en parfaite croissance de qualité et de notoriété, est né d'une erreur. Un grand nombre de jeunes peintres dissimulaient, il y a cinq ou six ans, leur ambition de réussite artistique et matérielle sous des formules collectives dont la plus retentissante était « Le retour au sujet ». Quelques expositions avaient matérialisé celle-ci, et l'on vit, transposés sur le plan de l'interprétation moderne les sujets bibliques, mythologiques et symboliques secouer la poussière des musées pour venir garnir les cimaises des galeries de la jeune peinture. Ce qu'il est advenu de la campagne en faveur du « retour au sujet », je n'ai ni

la place ni l'intention de le définir ici. L'important est que lui ait survécu, issu de la même obsession, le Salon « De la Piste à l'Écran » qui selon la ligne des Degas, des Toulouse-Lautrec et de quelques autres grands artistes, réunit chaque année des peintures, des dessins et des sculptures inspirées par la magnificence rythmée et colorée des spectacles contemporains du théâtre, du music-hall, du cirque et du cinéma. Et que cette manifestation voulue primitivement par un petit nombre se soit enrichie d'initiatives, de collaborations et d'approbations nouvelles, au rythme même de son succès annuellement progressif.

Celui de 1939, le cinquième, qui, selon la tradition a été verni en soirée, avec la collaboration du Club des Vedettes, sous le patronage du ministre de l'Éducation nationale et de nombreuses vedettes, directeurs de théâtre, auteurs dramatiques, journalistes et membres de l'Association de la Presse du music-hall et qui fut suivi d'un bal à la manière des fêtes d'atelier, doit intéresser à la fois les amateurs d'art, ceux du théâtre et l'homme de la rue, à l'affût des manifestations dites « parisiennes ».

En préface à ce cinquième Salon, M. Louis Léon-Martin, dont on connaît l'autorité en matière de music-hall et de beaux-arts, a écrit une introduction pour le catalogue, tandis que les vitrines extérieures de la Galerie Carmine montrent, l'une des bas-reliefs polychromes de Georges Lepage, l'autre des figurines de plomb sorties du Musée Medrano par son conservateur, Maurice Thomas-Moret.

La partie rétrospective a été constituée grâce aux prêts de l'Union des Artistes, des Archives Internationales de la Danse, de M. André Warnod et de Maurice Chevalier.

Enfin M. Roger Capgras, dévoué à la cause des jeunes autant qu'à celle du théâtre, a fondé un prix qui sera décerné dans quelques jours à l'œuvre la plus significative du Salon par un jury composé de personnalité du spectacle, de la littérature et du journalisme.

YVES-BONNAT.

Du 4 au 30 avril — Galerie Carmine — 51, rue de Seine.



J.-F. Laglenne : Portrait de Jeanne Aubert.



A. Sagalartel : La danseuse de Xenia Zarina.



Chrysis Jungbluth : La loge des girls.



Janet Clerk : Danseuse classique.



Georges Lepage : Jongleur. (Bas-relief polychrome.)



Christiane Nardy : Funambule.



Lalande : Ecuyères.

QUAND ILS COIFFENT LA TOQUE BLANCHE

COTE DE PORC "POZBICHII"
par Lucienne Lemarchand

NEE en Belgique, Lucienne Lemarchand a conservé les bonnes traditions et les secrets de la cuisine flamande. Voici un plat peu connu, apporté dans les Flandres par les Espagnols aventuriers qui cinglèrent sur les mers que hante le fantôme de Gulliver.

Prendre une bonne cuillère à soupe de graisse de porc. La mettre dans la poêle à feu vif. Dès que la graisse est très chaude y jeter :

Quatre ou cinq zestes de citron, deux petits piments rouges secs réduits en poudre, 3 grains de coriandre, quelques brins de gingembre frais râpés.

En quelques secondes, ces ingrédients deviennent roux (il ne faut pas qu'ils charbonnent) ; on ajoute alors une belle côtelette de porc fumé (dessalée dans l'eau fraîche pendant 6 heures) saupoudrée préalablement de poivre et de sel. Dès qu'elle prend une couleur blonde de mais, en 3 ou 4 minutes, l'arroser de rhum de l'Île Bourbon sur les deux faces.

Servir sur une assiette chaude que l'on garnira, suivant la saison, de petits artichauts crus ou de pommes de reinette chaudes.

PETITES ANNONCES DE "PARIS QUI CHANTE"

TARIF

Demandes d'emplois .. 5 fr. la ligne Autres rubriques 10 fr. la ligne

Occasions diverses

Cède d'urg. beau mobil. sal. Aubuss. pers. Piano 1/4 q. 1^{re} marq. tabl. Car. 67-79.

Cadres et châssis à vendre d'occasion. Vaug. 54-25.

Toiles décoratives copies d'ancien, à vendre. Anjou 91-46.

Cours et Leçons

Anglais, leç. par j. f. Anglaise, licenciée, méth. rapide. Miss Figani, 6, r. Daubigny.

Leçons chant par professeur italien spécial. voix soprano. Méth. incomparable pose voix. Perfection^t répertoire. Ranucci, 32, rue d'Hauteville, Paris-10^e.

Leçons de chant, véritable méthode italienne *Ponzo* de l'Opéra et l'Opéra-Comique, 1, place du Théâtre Français.

Demandes d'emplois

Dessinateur cartographe cherche trav. publicité ou autres. Fonds, 19, rue Duc. Mont 31-87.

Jeune homme libér. serv. milit., instruction secondaire, très introd. monde du Théâtre, cherche empl. secrétaire ou bureau. Ecr. : *Paris qui Chante*, n° 2.001, qui transmettra.

Collections

Amateur **recherche collection** complète *Paris qui Chante*. Ecr. au journal, Petites Annonces n° 2.009.

Meublés

Timgad. Studios modernes avec ou sans cuisine. Mois : 450 à 800 fr., 153, rue Legendre, 17^e.

Autos

Rien à verser au comptant

11 CV Citroën traction AV. familiale parf. état.

Chenard 11 CV berl. gd luxe, neuve, garantie, bas prix.

Delage C.I. 7 pl. face route. A enlever **2.000 fr.**

Prima 4 85 1936, C.I. parf. état. **Hotchkiss** *Compétition* roadster carr. aluminium, **150 k.-heure.**

Chrysler tous mod., cond. int., cabriol., coach. **Brisset**, 53, bd de Reims. Wag. 96-65.

Simca. Profitez de nos reprises. 50 voit. disp. tous modèles. 96 bis, rue Caulaincourt. Mon. 31-47.

Chiens - Animaux divers

Ric-Rac, loulous, papillons, pékinois nains. Berg. als., belg. Chenil, 184, av. Italie. Gob. 76-99.

Bijoux

Bijouterie **Ligeron**, 27, bd Bonne-Nouvelle, ach. au plus haut cours or, brillants, bijoux, dentiers, monnaies, or.

Couture - Soldes

Soldes **Hte Couture**, tous modèles avec griffes, état impeccable. Prix except. Ricolle, 41, bd Malesherbes.

POUR LES PETITES ANNONCES

s'adresser à :

D. O. P.

76, Boulevard Jean-Jaurès, Clichy
Tél. Pér. 24-89 Ch. Postal Paris 2353-41

Joindre mandat-poste avec le texte à insérer

THÉÂTRE

DE LA

MADELEINE

Renée DEVILLERS

ET

Janine CRISPIN

LES SOURIS DANSENT...

Comédie en 4 actes et 5 tableaux

de **Mlle Marie-Louise VILLIERS**

AVEC

Françoise PERIER

ET

Robert VIDALIN

"PARIS qui CHANTE"

Crée pour ses lecteurs

un service

de "Renseignements Touristiques"

Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs que, grâce aux concours techniques que nous avons pu nous assurer, nous sommes en mesure de leur offrir gratuitement un service complet de renseignements touristiques.

Aussi bien pour les voyages individuels et de famille que pour les déplacements en groupe, voyages d'études ou autres, nous sommes à même de leur faire connaître les meilleures conditions tant pour les voyages organisés que pour les excursions en France et à l'étranger.

Un devis complet sera adressé sur simple demande nous faisant connaître : la classe que l'on désire utiliser — la région que l'on compte visiter — le nombre de voyageurs (éventuellement leur parenté) — la date probable du départ — le genre de chambres désirées (1 lit, 2 lits, avec ou sans bain) — le temps dont on dispose et, si possible, la dépense maximum à ne pas dépasser.

Ces renseignements seront donnés désormais sur simple demande adressée par écrit à nos bureaux : « Service Touristique », 2, rue Gœthe, Paris XVI^e. *Nous répétons qu'ils sont entièrement gratuits et sont fournis sans engagement pour nos lecteurs, mais uniquement afin de les faire profiter des avantages qu'offre une organisation de ce genre.*

PARFUMS
D'ORSAY

